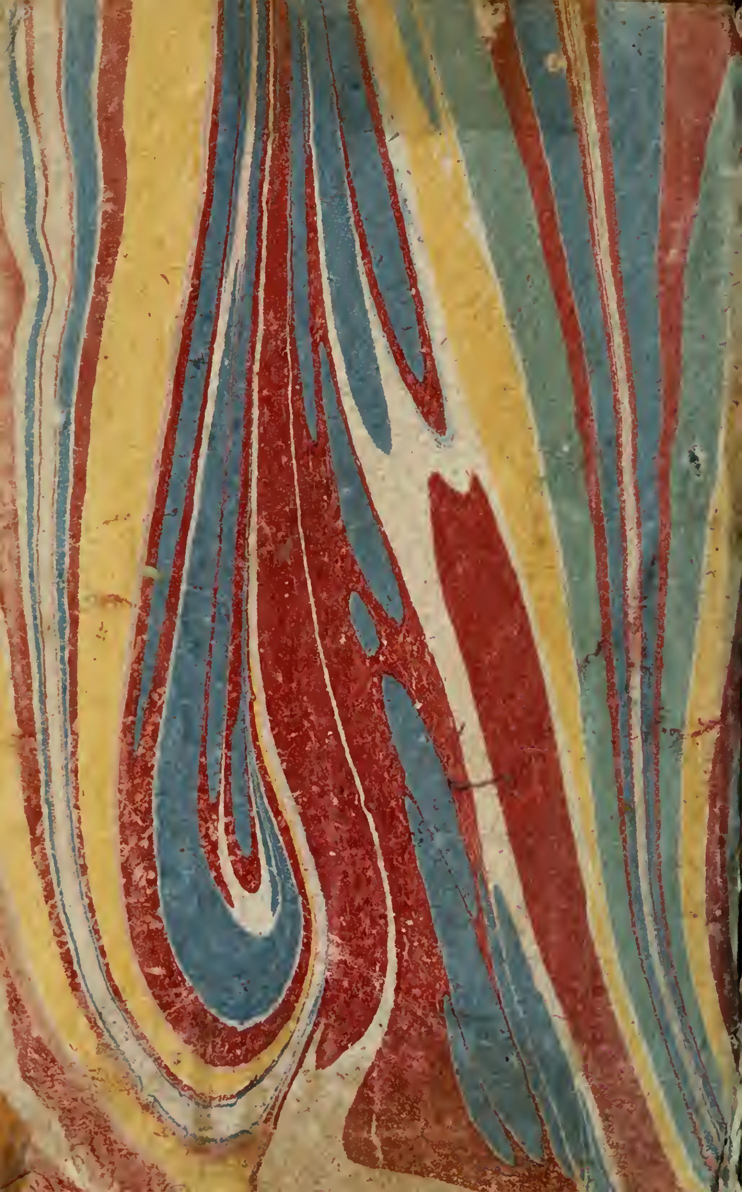








frontispiece wanting
page de titre
[illegible]



De Seve In. del

St Fessard · Sculp ·

THEORIE DES SENTIMENS AGREABLES,

Où, après avoir indiqué les regles que la Nature ſuit dans la diſtribution du plaiſir, on établit les principes de la Théologie naturelle & ceux de la Philoſophie morale.



A PARIS,
Chez DAVID le jeune, ruë de Hurepoix, au S. Eſprit.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



AU ROY.



IRE,

La Theorie des Sentimens agréables n'eſt point une ſpéculation frivole. Elle nous découvre la route

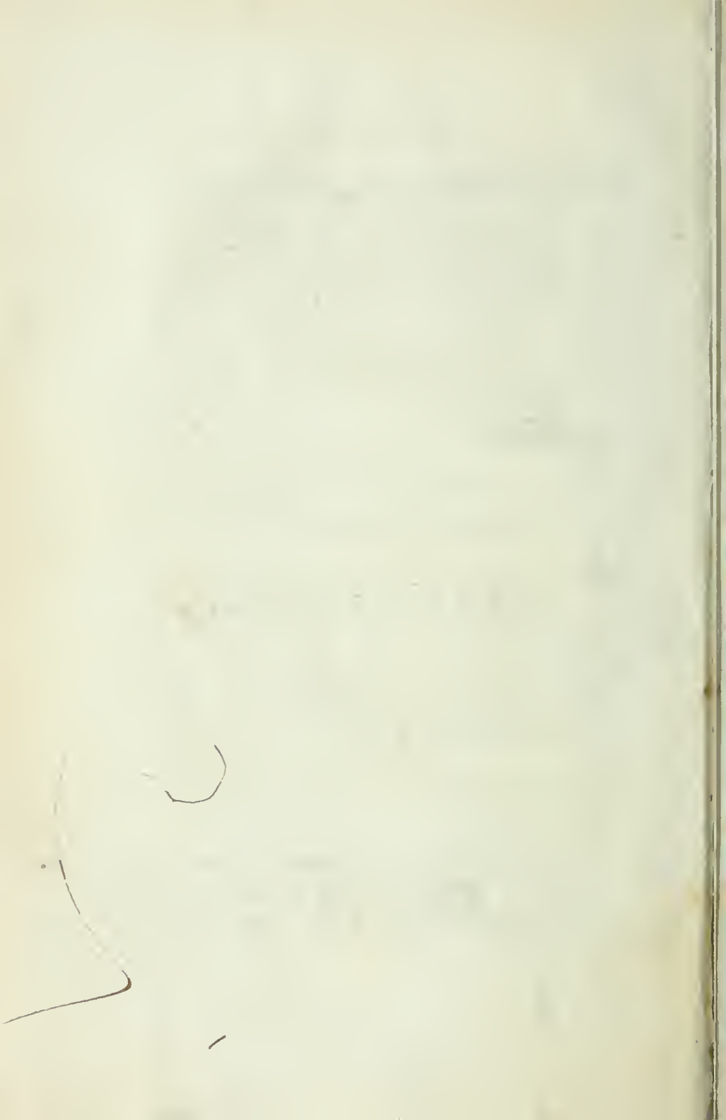
du véritable bonheur, & nous fait connoître qu'il n'en est point de plus grand que de faire des heureux. Agréez, SIRE, *qu'une vérité si importante s'autorise de votre exemple; c'est la prouver que de montrer* VOTRE MAJESTÉ *dans le sein de la Victoire sacrifiant les Conquêtes les plus flatteuses à la foi de ses promesses & à son amour pour ses peuples. Heureuse la France si ce trait éclatant la persuade pour toujours qu'elle n'a rien à desirer, que de savoir joüir des biens qu'elle possede! Heureux le genre humain, si tous les Rois devenus vos imita-*

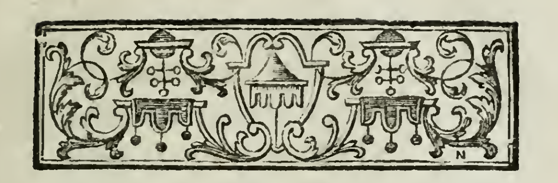
teurs, n'aspirent à la gloire que par la felicité publique! Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE *VOTRE MAJESTÉ*,

Le très-humble & très-obéïssant
serviteur, & fidele sujet,
L'EVEQUE DE POÜILLY.





PREFACE.

LE premier essai de cet Ouvrage fut une Lettre écrite à Milord Bol.... Quelqu'un la fit imprimer à l'insçu de l'Auteur, dans un Recueil de Piéces choisies, imprimé à Paris en 1736. Quelque tems après un homme de Lettres, ayant une petite Imprimerie à sa Cam-

Cette Préface est de M. Vernet, Auteur du Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.

pagne, pour ſon amuſement, en fit uſage pour régaler ſes amis d'une belle Edition de ce petit Ouvrage *in* 8°. L'Auteur qui n'avoit jamais regardé cette premiere compoſition que comme une ébauche fort imparfaite & qui n'étoit point deſtinée à voir le jour, fut ſollicité de développer & d'étendre ſes penſées. C'eſt ce qu'il s'eſt propoſé dans cette Théorie. Il s'y agit de découvrir la ſource & la meſure de nos goûts, de nos plaiſirs, & de nos devoirs : ce qui donne la clef de tout le ſyſtême de l'humanité. Dieu ayant doué l'homme de pluſieurs facultés, tant corporelles, qu'in-

tellectuelles, & cela pour tendre au bonheur; il a voulu le conduire à son but, non-seulement par la voie du raisonnement, mais par celle de l'instinct & du sentiment, qui est un ressort plus efficace. Ainsi la Nature nous avertit tout d'un coup par un sentiment de douleur de ce qui nous seroit nuisible, & nous attire au contraire par un sentiment agréable vers tout ce qui peut favoriser la conservation de notre être, la perfection ou le bon état de nos facultés, qui sont les deux points d'où notre bonheur dépend. Jusques-là, il n'y a rien qui n'ait déja été observé par

plusieurs Philosophes modernes. Mais voici comment notre Auteur suit & particularise cette observation. Nos facultés ne peuvent être d'usage, ni se développer, qu'autant qu'on les exerce : le mouvement ou l'action nous est donc nécessaire, sous peine de tomber dans l'engourdissement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le sommes, toute action excessive & violente, useroit & détruiroit nos organes : il ne nous faut doné qu'un mouvement ou un exercice moderé ; c'est ainsi que l'usage ou la perfection de nos facultés se concilie avec le pre-

mier interêt, qui eſt celui de notre conſervation. Or c'eſt juſtement à ce milieu, je veux dire à un exercice moderé de nos facultés, que la Nature, ou pour mieux dire le Créateur, a ſagement attaché le plaiſir.

Notre Auteur partant de ce principe, paſſe en revue les plaiſirs des ſens, ceux de l'eſprit & ceux du cœur; & rend raiſon en détail de tout ce qui s'appelle beauté & agrément, dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, dans les viſages, dans les couleurs, dans les ſons, dans la figure, la proportion, la ſymétrie, la varieté & la nouveauté des objets, dans les

goûts de chaque âge, dans les pensées, dans le langage & le ſtyle, dans les Sciences, dans les paſſions, dans les mouvemens de l'ame; en un mot, dans tout ce qui eſt de l'ordre moral ou phyſique, & qui s'accorde avec l'utilité réelle & générale de l'homme.

Par-là on remonte ſans peine à une premiere cauſe intelligente & bienfaiſante, qui a établi cette belle harmonie, & qui nous a donné préciſément la meſure de ſenſibilité, qui, à tout prendre, convenoit le mieux à nos beſoins, quoi qu'en ait pû dire M. Bayle, dont le ſyſtême eſt ici réfuté.

Notre Philoſophe, toujours animé par de bonnes vûes, s'applique particulierement à montrer comment l'homme trouve ſon bonheur dans la pratique de ſes devoirs, tant envers Dieu, qu'envers le prochain & envers ſoi-même; après quoi raiſonnant ſur les biens & les maux qui ſe trouvent attachés à chaque condition, il montre la prééminence des biens de l'ame, & les avantages que chacun peut tirer du bon uſage de ſes facultés, pour ſe rendre la vie douce & pour contribuer au bien public, par une ſuite d'occupations raiſonnables.

Cette courte Analyſe ſuffira

pour faire comprendre au Lecteur, qu'on trouve ici les vrais principes de la Théologie naturelle, de la Morale, de l'Eloquence, & du Goût, ſoit par rapport aux beaux Arts, ſoit par rapport aux Ouvrages d'eſprit. Sur-tout on y apprendra, ce qui eſt le principal but de la Sageſſe, le grand art de devenir heureux, autant que le permet la foibleſſe de notre condition.

TABLE
DES CHAPITRES.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier l'Ouvrage qui a pour titre : *Théorie des Sentimens agréables*, &c. dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive empêcher d'en permettre une seconde Edition. A Paris, le 11. Mars 1749.

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé DAVID fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour Titre : *Théorie des Sentimens agréables* ; s'il Nous plaisoit lui en accorder des Lettres de Privilége sur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexe

que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir DONNÉ à Fontainebleau le neuviéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent quarante-sept, & de notre Régne le trente-troisiéme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, folio 766. Regiſtre 11. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1723. A Paris le 28 Novembre 1747.

GAVELIER, Syndic.



THÉORIE DES SENTIMENS.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une Science des Sentimens auſſi certaine, & plus importante qu'aucune Science naturelle.



IL y a eu des Philoſophes, qui, par leurs obſervations, ont appris de la Nature quelques-unes des regles, qu'elle s'eſt preſcrites dans la diſtribution du mouvement;

& le développement de ces Loix forme une ſcience, où brille la même évidence que dans la Géométrie. Ce qui ſe paſſe dans les corps, feroit-il pour l'eſprit un objet privilégié de ſes connoiſſances ? Et d'épaiſſes ténébres lui cacheroient-elles les changemens qu'il éprouve en lui-même ? Il eſt vrai que les différens degrez de mouvement ont l'avantage de pouvoir s'exprimer en nombres, & d'offrir une ample matiere à des calculs géométriques: mais, quoique nos Sentimens ne ſoient pas ſuſceptibles d'une meſure préciſe ; nous les diſcernons trop diſtinctement, pour ne pouvoir pas faire des obſervations, ſur ce qui précede leur naiſſance, qui l'accompagne ; ou qui la ſuit. Que dans la Théorie du mouvement, l'on parcoure donc, le compas à la main, ſi l'on peut ainſi

parler, l'immenſité de l'eſpace & du temps; on ne doit pas dans le cercle étroit des recherches ſur les Sentimens, aſpirer à une marche ſi brillante : mais du moins ſera-t-elle également ſûre, ſi on a l'attention de ne s'appuyer que ſur des faits inconteſtables, & ſur des idées diſtinctes.

La certitude de nos connoiſſances ne ſuffit pas pour les rendre précieuſes : c'eſt leur importance qui en fait le prix. Or il n'en eſt aucune qui mérite plus de nous intéreſſer, que celles dont l'objet eſt l'objet même de nos deſirs. Je ſens bien qu'une recherche qui ne donnera que des idées abſtraites, intéreſſera d'autant moins qu'elle ſembloit annoncer des Sentimens agréables; mais ce n'eſt point à l'imagination que je me propoſe de parler du plaiſir. Content de le faire connoître, je n'aſpire

point à le faire ſentir. Les Loix qui en reglent la naiſſance, reſſemblent aſſez à la ſource de ce fleuve bien-faiſant, qui enrichit l'Egypte. On peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits. A-t-on la curioſité de les découvrir? On ne le peut ſans traverſer des deſerts. Il me ſemble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une ſorte de plaiſir. N'eſt-ce pas jouir de la Nature que d'en appercevoir la beauté?

La Théorie des Sentimens n'a pas ſeulement l'avantage de nous offrir un ſpectacle digne de notre attention; elle fournit encore des principes aux Arts qui nous intéreſſent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les Poëtes, les Orateurs, les Peintres, n'ont pas toujours agi par l'inſpiration de l'inſtinct. Ils ont ſouvent guidé

leur travail par des réflexions fines & profondes ſur ce qui pouvoit plaire à l'eſprit : ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages ; & c'eſt en les y recueillant, qu'on a formé les théories de la Poëſie, de l'Éloquence & de la Peinture. Toutes ces ſpéculations particulieres ſont autant de démembremens, que la Théorie des ſentimens eſt en droit de revendiquer.

De tous les Arts, il n'en eſt point de plus important que celui de ſe rendre heureux : & il n'en eſt aucun dont le principe fondamental ait donné lieu à tant d'opinions différentes. Varron en a compté juſqu'à près de trois cens. C'eſt cependant de ce principe que dépend toute la Philoſophie morale. Or, pour le connoître avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux Loix du ſentiment, les rap-

procher, & se laisser conduire au fil des conséquences.

Dans le Dialogue de Platon *sur la République*, ou plûtôt *sur la Justice intérieure*, quelques-uns des Interlocuteurs se plaignent que les Législateurs & les Philosophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embrasser, que la considération des biens qui marchent à sa suite. Ils exigent de Socrate qu'il leur prouve, que par ses propres charmes, elle fait le bonheur de ceux qui la possédent: & c'est ce qu'il exécute par un long paralléle des différentes sortes de Gouvernement, avec la République intérieure, que forment en nous la Raison & les Passions.

Ce dogme de l'Ecole Platonicienne peut, ce me semble, s'établir d'une façon directe par la théorie des sen-

timens. Creusons-la, & nous en verrons sortir les principes d'une Morale exacte. Nous reprocherons à Epicure de n'offrir à nos desirs, qu'un bonheur imparfait, & de n'avoir pas assez senti le prix & l'étendue des plaisirs de l'esprit. Nous reconnoîtrons que l'obéissance aux Loix que notre Auteur nous impose, est le moyen le plus sûr d'écarter le trouble & la douleur, & de rassembler les sentimens qui nous sont les plus précieux.

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent, que l'Evangile condamne la Vertu à être malheureuse en cette vie. La Loi de Dieu, qui, suivant l'Écriture Sainte, a tant d'attraits par elle-même, n'est pour eux qu'un joug insuportable. Ils se porteroient aux plus grands crimes, si la crainte qui les enchaîne, les laissoit en liberté ; également malheureux

par le vice qui les tyrannise, & par le supplice qui les effraie. Il n'en est pas ainsi de ceux dans le cœur de qui * *la charité l'emporte sur la crainte.* Ils n'apperçoivent dans l'Evangile & dans les Prophétes, suivant l'expression de Jesus-Christ, que l'obligation d'aimer Dieu & son Prochain. Et qu'y a-t-il que notre Raison n'avoue, & que notre cœur ne doive agréer, soit dans des mouvemens de bienveillance pour nos semblables, soit dans la soumission aux volontez d'un Etre souverainement sage ?

Dans l'ordre de la Nature un usage convenable de nos facultez, est toujours accompagné de sentimens agréables. Cette source de plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'Infidele. Mais dans l'ordre de

* I. Jean IV. 18.

la Grace, le Chrétien eſt infiniment plus heureux par ce qu'il eſpere, que par ce qu'il poſſéde. Porté ſur les aîles de la Foi, juſques dans le ſein de Dieu même, il y voit un torrent éternel de délices : & quand, de cette hauteur immenſe, il jette les yeux ſur les biens & ſur les maux préſens ; il n'y apperçoit plus d'autre mérite, que celui de faciliter l'acquiſition du bonheur infini qui lui eſt offert.

La Théorie des ſentimens ne s'éleve pas ſi haut : ce n'eſt qu'une des branches de la Phyſique ; mais c'en eſt la branche la plus importante. Elle nous dévoile la ſageſſe & la bonté de notre Auteur, elle marque aux différentes eſpeces de biens le rang qui leur eſt dû, elle appuie la plûpart des maximes de l'Evangile, n'en contredit aucune, & nous invite à les pratiquer

toutes, en démontrant qu'il y a, dès cette vie même, un plaisir réel attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

Plus cette matiere est intéressante, & moins elle est susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui, depuis la naissance du Genre humain, a été l'objet perpétuel des desirs du cœur & des réflexions de l'esprit? Il n'y aura ici rien de neuf, que la réunion de quelques idées, éparses jusqu'à présent en différens Ouvrages, & qui, rapprochées les unes des autres, se joindront peut-être comme d'elles-mêmes, pour former un corps régulier.



CHAPITRE II.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir.

IL y a des Etres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes. Ils trouvent dans le lieu où ils sont fixez, tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme : rien ne borne l'immensité de ses desirs. On pourroit lui appliquer ce que Platon a dit de l'Amour : La Déesse de l'Indigence, & le Dieu des Richesses, semblent avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins ausquels la Nature entiere paroît à peine pouvoir suffire, il est enrichi d'une multitude d'organes, qui le mettent

en état de s'approcher des objets les plus éloignez, de les discerner, de les saisir, & d'en faire usage. Tout ce qui exerce ces organes sans les affoiblir, est accompagné d'un sentiment agréable.

L'aversion des Enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. Dans la jeunesse, la danse & la chasse l'emportent sur tout autre amusement, & elles sont d'autant plus agréables, qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sentiment, se plaisent encore à un exercice moderé.

M. Pascal a cru que c'étoit du desir d'éviter la vûe de soi-même, que naissoit le goût des hommes pour toutes les sortes de divertissemens, & d'occupations vives; mais il me sem-

ble que la ſource en eſt dans le plaiſir attaché à l'exercice de nos differentes facultez. Quelque peu ſenſible que ſoit l'impreſſion de ce plaiſir, elle n'en eſt pas moins réelle. Ne voit-on pas tous les jours des femmes ſe garantir de l'ennui par un leger travail, dont elles ne ſe propoſent d'autre fruit qu'un ſimple amuſement?

C'eſt dans le jeu des organes de la tranſpiration, qu'eſt le principe de ce plaiſir. Les obſervations de Sanctorius le démontrent. Des vapeurs qui échappent à nos yeux, ſortent continuellement par les pores de la peau: elles donneroient bien-tôt atteinte à la ſanté, ſi elles ſéjournoient davantage dans le ſang. Or, le défaut d'exercice, ou des exercices trop violens, diminuent également cet écoulement inviſible. Au contraire, des mouve-

mens assortis à nos forces le favorisent.

C'est ce même jeu des organes de la transpiration, qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hiver; à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du sang.

Quand nous nous sommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux. Quelques-unes sont tristes: la plûpart sont agréables. Les expériences de M. Newton nous ont instruit des raisons de cette différence. Les rayons qui ont le plus de force, font l'impression la plus agréable: mais bien-tôt leurs couleurs brillantes fatiguent la vûe. Ceux qui forment la couleur verte, ont par leur mouvement modéré le privilége de pouvoir toujours exercer les fibres de l'œil, sans

jamais les affoiblir. Les couleurs brunes & noires portent l'image de la triſteſſe, parce qu'elles laiſſent les yeux dans une ſorte d'inaction.

Ce qui a frappé agréablement la vûe par ſes couleurs, acquiert un nouvel agrément, par la grandeur de ſes parties, ou par leur diverſité. L'immenſe étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes ſe précipitent dans des abîmes; des campagnes qui préſentent de toutes parts de riches tableaux; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la varieté des images qui ſe peignent dans le fond de nos yeux.

Il en eſt de l'oüie, comme de la vûe. On ſçait par les obſervations des Modernes, que le fond de l'oreille eſt un inſtrument compoſé d'une infinité de cordes nerveuſes, qui ont chacune leur

reſſort particulier. Un ſon eſt d'autant plus agréable, qu'il imprime à un plus grand nombre de ces fibres, des mouvemens qui conſpirent mieux enſemble, & ſe réuniſſent plus ſouvent. Au contraire un bruit devient importun, dès que ces fibres par la diſſonance de leurs mouvemens, ſe choquent & s'entre-heurtent.

La varieté donne de l'agrément aux ſons. Les plus agréables ceſſent de l'être par la continuité fatigante de leur action ſur les mêmes fibres.

M. de la Motte croyoit que les mots n'étoient agréables, que par les idées qu'ils préſentoient à l'eſprit. Mais nous en rapporterons-nous plûtôt à ſon autorité, qu'à notre ſentiment intérieur, & à celui de tous les Peuples de la terre ? Non-ſeulement il y a des ſons qui par eux-mêmes flat-

tent

tent les fibres de l'oreille, & d'autres qui les fatiguent, mais encore les organes de la parole ſont aſſociés à ceux de l'oüie, & des nerfs qui lient commerce entr'eux rendent leurs interêts communs; on n'entend qu'avec déſagrement, les ſons qui ſe prononcent avec peine.

L'agrément des ſaveurs & des odeurs, n'eſt pas moins aſſorti à nos beſoins, que celui des couleurs & des ſons. Les ſels âcres & piquans, qui, portés dans le corps par la reſpiration ou par la digeſtion, y jetteroient le trouble & le déſordre, décélent leur qualité malfaiſante, par la violence de leur impreſſion ſur les mammelons nerveux, qui ſont le ſiége de l'odorat & du goût. Au contraire, une impreſſion douce eſt attachée aux odeurs & aux ſaveurs qui ſont de nature à entre-

tenir dans nos fluides & dans nos organes un mouvement favorable.

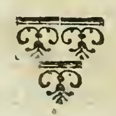
Les remedes que la Médecine emploie pour nous guérir, nous font éprouver souvent des senteurs désagréables : n'en soyons point surpris. La santé consiste dans une juste harmonie des sels, des souffres, & des autres principes qui entrent dans la composition de nos fluides. Si l'un d'eux vient à dominer, ou à s'affoiblir, on tombe malade ; & pour rétablir l'équilibre, on est souvent contraint de recourir à ce qui, pour un homme sain, seroit un poison lent. Mais il y a une sorte de remedes universels, présentés par les mains de la Nature : lesquels sont nécessaires dans toutes les maladies, & suffisent presque pour les guérir : ce sont la diéte & les liqueurs capables de délayer le sang, de le ra-

fraîchir, & de le renouveller. A-t'on besoin de ces remedes, le goût leur donne la préférence sur des alimens qui fatigueroient les organes de la digestion, & qui, pour prix de leur travail, ne leur offriroient que des sucs pernicieux.

La Loi qui regle les impressions faites sur les organes des sens, s'étend aux organes de la respiration. Si le ressort de l'air dont ils empruntent leur force, vient à s'affoiblir par des chaleurs brûlantes, ils tombent dans un état de langueur dont le sentiment nous avertit; & un air frais, en leur rendant leur premiere activité, s'annonce par une impression de plaisir.

On voit par ces observations, qu'il y a deux especes de sentimens agréables: les uns, tels que le plaisir de la danse, ou de la chasse, semblent être

aux ordres de la volonté, & nous paroiſſent éclorre du ſein même de nos facultés; ils conſervent particulierement le nom de plaiſirs. Les autres, qu'on appelle agrémens, ſont formés par l'impreſſion, ou par l'idée des êtres qui nous ſont étrangers. L'ame ſemble alors ſortir hors d'elle-même pour reconnoître les qualités favorables de ce qui s'offre à elle. Ces différentes ſortes de ſentimens ſont également attachés à ce qui exerce nos organes ſans les fatiguer.



CHAPITRE III.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

LE mouvement de l'eſprit n'eſt pas moins néceſſaire que celui du corps pour aſſurer notre exiſtence. Les ſens des animaux, plus parfaits que les nôtres, les éclairent ſuffiſamment ſur ce qui leur eſt contraire ou favorable : mais l'eſprit nous eſt donné pour ſuppléer au défaut de nos ſens, & le plaiſir s'offre à lui, pour l'animer dans ſes démarches, & le préſerver d'une inaction fatale. Le plaiſir, Pere des Jeux & des Amuſemens, l'eſt auſſi des Sciences & des Arts : & ſi l'Univers entier eſt forcé par notre induſtrie de payer

tribut à nos befoins & à nos defirs ; nous en avons l'obligation à la Loi, qui rend agréable tout ce qui exerce l'efprit fans le fatiguer.

Il y a eu des hommes qui ont porté le titre de Philofophe, & qui ont cru, que l'exercice de l'efprit n'etoit agréable, que par la réputation qu'on en efperoit. Mais le fentiment interieur ne nous apprend-t'il point tous les jours, qu'on fe livre à la lecture & à la reflexion, fans aucune vûe fur l'avenir, & fans autre deffein que de remplir le moment préfent.

Le charme de cet exercice enleve quelquefois l'ame au point qu'il femble l'avoir détaché du corps. Perfonne n'ignore ce que l'Hiftoire rapporte d'Archimede, & de quelques autres Géométres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoif-

ſons-en du moins la poſſibilité, par des ſpectacles à peu-près ſemblables, qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & inſenſible à tout ce qui frappe ſes yeux & ſes oreilles, ne le croiroit-on pas intimément occupé du ſoin de ſa fortune, ou du ſalut de l'Etat? Ce receuillement ſi profond a pour objet le plaiſir d'exercer l'eſprit par la poſition d'une piece d'ivoire.

C'eſt de cet exercice de l'eſprit que naît l'agrément des ſatires qui louent, des louanges qui blâment, des penſées délicates qui développent avec préciſion un ſentiment caché dans les replis du cœur, enfin de toutes les expreſſions brillantes qui forment un ſens juſte, malgré l'incompatibilité apparente des termes.

Le ſtyle ne peut être trop clair

quand on ſe propoſe d'inſtruire : mais ne veut-on que plaire ? on peut alors procurer à l'eſprit l'avantage flatteur d'exercer ſa pénétration. L'idée qu'on lui préſente, acquerera pour lui un nouveau mérite, ſi, ſemblable, en quelque ſorte, à la Bergere de Virgile, elle ſe cache autant qu'il le faut, pour qu'on ait le plaiſir de la trouver.

L'ordre, la ſymetrie, & les proportions, ſont agréables par la facilité qu'elles donnent à l'eſprit de ſaiſir, & de retenir différentes parties d'un objet.

Un de nos Poëtes a eſſayé de proſcrire dans notre Poëſie la ſymetrie des ſons, & de la releguer dans la claſſe des acroſtiches, & de tous les ouvrages frivoles, qui n'ont d'autre merite que celui de la difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers ſont deſtinés à

être chantés, ou déclamés. Ils paſſent de la bouche d'un Acteur, ou d'un Muſicien dans celle de tout un peuple, & il leur eſt eſſentiel d'être formés de façon à pouvoir ſe graver aiſément dans la memoire. La verſification des Grecs & des Latins, par un ordre reglé de ſyllabes breves & longues donnoit à la mémoire une priſe ſuffiſante. Mais dans notre langue, la longueur preſque égale de toutes nos ſyllabes ſemble impoſer aux Poëtes l'obligation de faire uſage de la rime.

Si par les loix de la Nature, le retour des mêmes ſons étoit agréable dans notre Poëſie, par quelle bizarrerie, dit M. de la Motte, déplairoit-t'il preſque toujours dans la Muſique? C'eſt que l'objet principal du Muſicien eſt de charmer par les ſons, & il ne peut mieux y réuſſir qu'en les va-

riant, au lieu que le Poëte ne se borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute ; il veut encore imprimer dans sa memoire une suite d'idées, & d'expressions. Il n'est aucun de ses Vers qu'il ne voulût y graver avec des traits ineffaçables; &, dans la plûpart des langues vivantes, il emploie la rime comme le secours le plus favorable pour l'exécution de son dessein.

Cependant ne nous aveuglons pas assez en faveur de notre versification, pour disconvenir, que par l'uniformité continuelle de sa marche, elle ne soit fort inférieure à la versification des Grecs & des Latins.

L'imitation par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, a le même avantage que la symetrie. Elle nous présente des objets que l'imagination saisit aisément par la com-

paraiſon que nous en faiſons avec d'autres objets déja connus.

Si nous en croyons Ariſtote, la repréſentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que parce que l'eſprit, en obſervant la fidélité du portrait, acquiert une connoiſſance. Mais ne fait-il pas une acquiſition de même eſpece, quand il obſerve les défauts d'une repréſentation infidelle? Tous les Ouvrages des Peintres, des Poëtes, des Déclamateurs, des Muſiciens, quelque différence qu'il y eut dans l'execution, feroient donc toujours une égale impreſſion de plaiſir.

L'imitation ſuivant d'autres Philoſophes, ne plaît qu'à la faveur des paſſions: & il eſt certain qu'elle leur doit ſes charmes les plus puiſſans: mais convenons auſſi que l'objet le moins intéreſſant, fait ſur la ſurface de l'ame une

légére impreſſion de plaiſir, s'il eſt fi-
dellement exprimé, & ſi entre l'Ori-
ginal & le Portrait il y a une exacte
reſſemblance. Dès qu'un tout a ſes
parties formées, & aſſorties de façon,
que l'ame peut aiſément s'en former
l'idée, ou la retenir, il eſt revêtu de
quelque agrément.

Le contraſte ne donne pas moins
de priſe à l'imagination que la reſſem-
blance. Il rapproche des objets con-
traires, & fait ſortir les traits de l'un
par la comparaiſon avec ceux de l'au-
tre. C'eſt ainſi que les anciens Sculp-
teurs, pour ajouter une nouvelle beau-
té à une Venus, ou à une Grace, la
renfermoient dans la ſtatuë creuſe d'un
Satyre; & par un ſemblable artifice,
Virgile, pour peindre plus vivement
l'agitation du cœur de Didon, en place
le tableau dans celui d'une nuit qui ré-

pandoit un calme profond ſur tout le reſte de la Nature.

Mais ſi le contraſte & la reſſemblance ont un pareil avantage, pourra-t'on les employer indifféremment ? Non ſans doute. Le contraſte s'emploie avec ſuccès dans les Poëmes, dans les tableaux, & dans les autres Ouvrages, dont les parties ſont deſtinées à être vûes ſucceſſivement ; au lieu que dans ceux qui ſont deſtinés à être apperçus d'un coup d'œil, tels qu'une façade de bâtiment, la ſymmetrie doit regner entre les parties correſpondantes : les yeux ſeroient bleſſés d'une différence dont l'eſprit chercheroit inutilement la raiſon.

Il y a des rapports autres que ceux d'égalité, ou d'oppoſition, qui ſont faciles à ſaiſir ; les beaux Arts en font ſouvent un uſage heureux. Ainſi la

hauteur des portiques dans les édifices réguliers eſt double de la largeur, la hauteur de l'entablement eſt le quart de la hauteur de la colomne: & c'en eſt le tiers qui fait la hauteur du pie-deſtal. Tous les grands Architectes, parmi les diverſes proportions qui pouvoient ſe concilier avec la deſtination de leurs ouvrages, ont toujours choiſi celles que l'eſprit pouvoit ſaiſir ſans effort.

Il en eſt du Muſicien comme de l'Architecte. Des nombres faciles à comparer expriment les accords qu'il met en œuvre, & les conſonances les plus agréables ſont celles qui préſentent à l'ame des rapports qui l'exercent davantage ſans la fatiguer.

Il y a des compoſitions hardies & ſavantes, qui ne plaiſent qu'à de profonds Muſiciens. La fineſſe de leur

goût leur fait mesurer sans peine entre des dissonances, un rapport qui échappe à des oreilles moins exercées.

De tous les différens rapports, il n'en est point que l'esprit considere avec plus de plaisir, que la parfaite convenance des parties d'un ouvrage avec la fin qu'on s'y est proposée. C'est le principal de tous les agrémens; c'est celui qui influe & domine sur tous les autres, & les déclare ou beautés, ou défauts, suivant qu'il se concilie avec eux.

Il y a eu à Athènes, & à Rome des Orateurs qui donnoient à leur Prose une harmonie presque égale à celle de la Poësie. Ciceron l'un des plus illustres d'entr'eux nous a instruit du principal moyen qu'ils employoient pour y réussir. Dans toute phrase, dont les différentes parties pour être prononcées ai-

ſement & avec grace, doivent être détachées par le repos de la voix, ils étoient attentifs à les former de façon, qu'elles puſſent être comme liées enſemble dans la memoire de l'Auditeur, ſoit par des rapports ſymmetriques, ſoit par une ſorte de gradation meſurée. * Le diſcours eſt deſtiné à être aiſément ſaiſi & retenu par ceux qui nous écoutent; & il devient agréable, dès que, ſans affectation, il a la forme la mieux aſſortie à ſa deſtination.

Ce n'eſt pas aſſez pour de grands Artiſtes, de rapporter à la même fin toutes les différentes parties de leurs ouvrages; ils ont encore l'attention, qu'il y ait une de ces parties qui ſoit centre de réunion pour les autres.

Les Architectes Goths aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs

* *Cic. c.* 3. *de Orat. c.* 103.

édifices;

édifices, des masses énormes de pierres, qui partageoient la vûe, & la tenoient indécise.

Bramante &, à son exemple, la plûpart des Architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, placent dans le milieu de l'édifice, une partie éminente qui offre à la vûe un point fixe, d'où elle peut se porter aisément dans toute l'étendue de l'ouvrage.

Les grands Peintres ont la même attention. Ils grouppent & disposent leurs figures, de façon qu'il y en ait une d'elles qui domine sur les autres, & les tienne, en quelque sorte, sous sa dépendance.

Les Poëtes en usent de même dans l'ordonnance de leurs Tableaux.

Les uns & les autres ne subordon-

nent pas ſeulement leurs différens perſonnages à un heros principal ; ils rapportent encore d'ordinaire à une ſeule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus ſatisfaiſant pour l'eſprit, que de ſaiſir comme d'un coup d'œil une multitude de faits liés enſemble par leur rapport commun à une action importante ?

On peut, ſans doute, renfermer dans un Poëme différentes fables, & y raſſembler, comme dans une galerie, une ſuite de portraits. C'eſt ainſi qu'en ont uſé Ovide, Stace, & pluſieurs autres Poëtes. Mais bien des ſiécles avant eux, & la Poëſie n'étant encore qu'au berceau, Homère s'étoit apperçu que ce feroit offrir à l'eſprit un ſpectacle bien plus agréable, de réunir dans un même tableau une multitude d'Acteurs, & de les y faire tous concourir

à une même action. Il forma sur cette idée le plan du Poëme Epique.

Æschyle, long-tems après, forma sur le Poëme Epique le plan de la Tragédie, par la représentation d'un événement développé dans toutes ses circonstances. Cet illustre rival d'Homère sentit qu'un Poëme dramatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scénes, & les tiendroit comme enchaînées dans la mémoire.

A l'unité d'action, Æschyle, ajouta l'unité de jour & de lieu. Il est vrai que dans ses Euménides la scéne passe de Delphes à Athènes. Mais dans ses autres piéces, elle demeure toujours la même.

M. de la Motte a essayé d'affranchir les Poëtes Dramatiques de la loi, que

ſembloit leur impoſer l'exemple d'Æſ-chyle & des Anciens. Ce fameux Partiſan des modernes s'eſt conduit dans l'Empire des Lettres, à peu près comme les Sectaires ſe ſont conduit, il y a deux cens ans, dans l'Europe. S'il ſe fut contenté de déclarer la guerre à la ſuperſtition ; tous les honnêtes gens ſe fuſſent bien-tôt rangés de ſon parti. Il a dans l'ardeur de ſon zéle, briſé des Tableaux qui méritoient nos reſpects, a combattu des dogmes conſacrés, & en a fait revivre de fletris. Novateur d'autant plus dangereux, que la raiſon ſemble quelquefois s'armer en ſa faveur. Heureuſement l'Egliſe ni l'Etat n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme ; & il n'en doit ſortir que des guerres innocentes, qui, ſouvent, valent mieux que la paix.

Il eſt certain, par la Théorie des

ſentimens que, dans les Poëmes dramatiques, l'obſervation des trois unités ne doit point ſon merite à une inſtitution arbitraire, puiſqu'il y a un agrément attaché à tout ce qui met l'eſprit en état de ſe former un tableau diſtinct de l'objet qu'on lui préſente.

Reconnoiſſons cependant que, les plaiſirs du cœur étant fort au-deſſus de ceux de l'eſprit, ſi le ſeul mérite des trois unités étoit de rendre la repréſentation plus facile à ſaiſir, on pourroit ſouvent ſacrifier cet avantage à celui de la rendre plus intereſſante par la multitude & par la varieté des événemens: mais voici quelque choſe de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un Poëme dramatique, tout ce qui eſt de nature à diminuer l'interêt qu'on y prend; comme, au contraire,

il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illuſion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune homme, lors qu'un jeune homme jouera le rôle d'un vieillard; que les décorations ſoient champêtres, quoique la ſcéne ſoit dans un Palais; que les habillemens ne répondent point à la dignité des perſonnages; toutes ces diſcordances nous bleſſeront. Et il en eſt de même de l'inobſervation des trois unités. Multipliez dans une piéce de Théatre les actions principales: faites couler pluſieurs ſiécles dans l'eſpace de quelques heures; tranſportez en un moment le ſpectateur, d'une partie du monde dans l'autre; toutes ces abſurdités nous rappellent la fauſſeté du ſpectacle, & il en ſort comme une voix qui nous avertit de ne point donner à un malheur feint des larmes véritables.

CHAPITRE IV.

Il y a un plaiſir attaché à tous les mouvemens du cœur, où la haine & la crainte ne dominent point.

C'Est par les mouvemens d'amour & de haine que l'ame s'attache à ce qui lui paroît un bien, & qu'elle repouſſe, ou fuit, ce qui lui paroît un mal: & ce ſont comme les deux reſſorts qui font jouer toutes nos facultés.

La haine & les paſſions qui en prennent naiſſance, ſont néceſſairement accompagnées d'un ſentiment douloureux, par l'idée du mal qui nous afflige, ou qui nous menace. Elles portent même leur poiſon juſques dans le ſang;

& troublant le cours de la tranſpiration, comme on le ſait par les obſervations de Sanctorius, elles répandent dans toute l'étendue du corps une impreſſion déſagréable. Il y a néanmoins une ſorte de douceur qui tempére leur amertume. L'ame s'y complaît comme dans les mouvemens qui conviennent le mieux à ſa ſituation préſente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels ſont la plûpart de nos ſentimens. Le plaiſir & la douleur entrent dans leur compoſition, & ils ſont agréables ou deſagréables, ſuivant que l'un ou l'autre de ces élemens contraires y domine davantage.

Il y a des plaiſirs vifs qui naiſſent du ſein de la haine : la deſtruction de ſon ennemi paroît le plus grand de tous les biens. Il y a même des hommes, aux yeux deſquels il n'eſt point de ſpec-

tacle plus charmant, que la chûte de quiconque leur paroiſſoit heureux. Un bonheur étranger rendoit leur miſere plus vive, & ils applaudiſſent à tout ce qui anéantit des points de vûe qui leur étoient odieux.

Toutes ces ſortes de plaiſirs malfaiſans décélent un malheur ſecret, dont ils ne ſont qu'adoucir, ou ſuſpendre le ſentiment. Auſſi tout homme, né envieux ou méchant, eſt-il naturellement triſte.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la crainte & de la haine ſont agréables. Tout ſentiment de tendreſſe, d'amitié, de reconnoiſſance, de généroſité, de bienveillance, eſt un ſentiment de plaiſir. Que les damnés ſont malheureux! diſoit ſainte Catherine de Gènes, ils ne ſont plus capables d'aimer: Auſſi tout homme né

bienfaiſant eſt-il naturellement gai.

Telle eſt la puiſſance de l'amour, il donne des charmes au chagrin même. La mort vient-t'elle d'enlever à quelqu'un l'objet d'une vive amitié? Ne faites point diverſion à ſa triſteſſe ; ſi vous vous intereſſés à ſes plaiſirs. Il repouſſeroit un conſolateur importun, en s'écriant avec un de nos Poëtes :

Mon deüil me plaît, & doit toujours me plaire :
Il me tient lieu de celui que je pleurs.

L'ame alors ſe repréſente vivement la perſonne qu'elle a aimée, elle la voit, elle en jouit, & cette jouiſſance imaginaire devient un plaiſir réel : l'amour propre ſe joint à la tendreſſe pour rendre cette douleur précieuſe : on aime à ſe rappeller tous les ſentimens qui nous ont flatté, & l'on s'applaudit d'avoir pû les meriter.

Ecoutons Montagne * qui nous rend compte de l'affliction qu'il ressentoit à la mort de son intime ami La-Boëtie :
» Je sais, dit-il, par une trop certaine
» experience, qu'il n'est aucune si dou-
» ce consolation en la perte de nos amis,
» que le souvenir d'avoir eu avec eux
» une parfaite communication. O mon
» ami ! n'est-ce pas un pieux & char-
» mant office de ma vie de faire à jamais
» vos obseques, & est-t'il aucune jouis-
» sance qui vaille cette privation?

Ciceron * observe, qu'une douceur secrete temperoit de même la tristesse de Lélius, à la mort de Scipion.

Il y a eu de pieux visionnaires qui ont essayé par une abstraction de l'esprit de desirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais

* Essays, l. 2, c, 8.

* *In Læl.*

retrancher l'idée du plaiſir de celle de l'amour, c'eſt retrancher de l'idée du cercle celle de la rondeur. L'amour eſt parfaitement déſintereſſé lorſqu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le déſintereſſement du Chrétien doit aller juſques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'il y a eu des Théologiens qui ont cru l'ame capable d'un déſintereſſement total à l'égard du plaiſir; il y a eu en revanche des Philoſophes qui l'ont cru incapable de tout autre mouvement que de ceux qui naiſſent de la vûe d'un interêt perſonnel. Mais tranſportons-nous un moment ſur nos théatres. Les ſpectacles même, où l'on eſſaie ſouvent de corrompre le cœur, nous apprendront qu'il eſt fait pour la vertu. Que de pleurs ſur des Héros malheureux! avec quelle joye les

arracherions-nous à l'infortune qui les pourſuit? Leur ſommes-nous donc attachés par les liens du ſang ou de l'amitié? Non, certainement: mais ce ſont des hommes qui nous paroiſſent vertueux; & nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance, toujours prêt à ſe développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une paſſion contraire n'y met point obſtacle. L'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir d'un Tyran d'une ville Grecque qui, à la repréſentation de l'Hecube d'Euripide, ſortit à la fin du premier acte, honteux d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une ſenſibilité qu'il n'avoit pas pour ſes compatriotes. Cruel par interêt, & humain par penchant, il payoit ſur le théatre à d'illuſtres Malheureux, de qui il n'avoit rien à crain-

dre, le tribut de bienveillance qui leur étoit dû.

Puiſque les mouvemens de l'ame ſont agréables, quand la bienveillance y domine, & ne ſont douloureux que quand c'eſt la haine; les Anciens n'ont dû regarder comme des Tragedies défectueuſes, que celles où le malheur des hommes vertueux excite en nous de l'indignation, & non pas celles où notre inquiétude, ſur leur ſort, croiſſant juſqu'à la cataſtrophe, fait enfin place à la joie de les voir heureux.

Convenons cependant avec Ariſtote & ſes Commentateurs, que l'interêt de notre conſervation demandant qu'on ſoit plus ſenſible à la douleur qu'au plaiſir, l'ame s'intereſſe bien plus profondément à l'infortune d'un Héros vertueux, qu'à ſa proſperité. Son bonheur auroit fait notre joie; &, par

le pouvoir enchanteur de la Tragédie, ses malheurs nous pénetrent d'une affliction plus délicieuse, que cette joie même ; parce qu'ils exercent plus vivement notre bienveillance, dont le charme secret est assez puissant pour changer la douleur même en plaisir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons-nous être agréablement frappés sur le théatre, de ce qui nous auroit pénétré d'horreur, si nous en avions été les témoins?

C'est la différente position de l'objet qui fait la différence de ces impressions. Plus les malheurs d'autrui sont à portée de se répandre sur nous, plus la crainte nous les rend personnels. Mais ceux que la Tragédie étale à nos yeux, se montrent à nous dans un

lointain, d'où, ſans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intereſſent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

L'amour conſerve des charmes juſques dans l'indigence qui accompagne le deſir. On jouit toujours de ce qu'on eſpere, & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on poſſede. Il eſt plus doux de ſe porter par ſes deſirs vers le moindre objet, que de poſſeder les plus grands biens dans l'inaction du cœur.

L'eſperance donne de l'agrément à la nouveauté des biens qui s'offrent à nous : avides de plaiſirs, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui ſemblent nous en promettre.

La vérité doit à cet eſpoir ſecret une partie de ſon éclat. Elle a ſouvent l'avantage

l'avantage de flatter, ou l'eſprit par le ſuccès d'une recherche difficile, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire ſon principal attrait s'efface dès qu'elle nous eſt connue : ce qui nous invitoit à en faire l'acquiſition s'évanouit quand elle eſt acquiſe : ſon utilité réelle fait alors tout ſon merite.

La nouveauté n'a plus les mêmes attraits pour les vieillards. Ils ont appris à ſe défier des promeſſes qu'elle leur fait.

L'agrément de la varieté tient à celui de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui ſe préſentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent quelque choſe de nouveau.

Tel eſt le merite de la varieté. Elle a ſouvent la préférence ſur l'ordre, &

ſur les proportions. Ne fait-elle pas tous les jours quitter les jardins les plus réguliers, pour ſe promener dans les campagnes?

Quelque agréable qu'elle ſoit, elle ne ſuffit pas pour donner aux ouvrages de l'art toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, & que, par conſéquent, des goûts délicats ſont en droit d'exiger. Les Architectes Goths partageoient leurs édifices en quantité de différentes portions: une multitude de petites ſtatues chargeoit la façade de leurs plus beaux bâtimens. Cette maniere parut meſquine aux grands Artiſtes du ſeizieme ſiécle, comme Caſtelvetro nous apprend qu'il l'avoit oui dire à Michel-Ange: & ils rappellerent dans les beaux Arts cette grandeur qui brille dans les monumens des Grecs & des Romains.

Obſervons néanmoins avec l'Auteur des Reflexions ſur la Peinture, & ſur la Poëſie, qu'il y a des ſujets qui ſemblent demander à être peints en petit. Cet Ecrivain célèbre ne croit pas qu'on puiſſe en marquer la raiſon. Mais il me ſemble que c'eſt le caractere des perſonnages qui en decide. Une taille majeſtueuſe ſiéroit mal à un Acteur groteſque. Quoiqu'il en ſoit, ſi un ouvrage de l'art ne fait point ſur les ſens, ou ſur l'imagination une impreſſion grande, forte & diſtincte ; il n'excitera jamais dans l'ame des ſentimens vifs, profonds, & durables ; & c'eſt à cette eſpece de ſentimens que la Poëſie, l'Eloquence, la Peinture, la Muſique, tous les beaux Arts doivent leurs charmes les plus puiſſans. En vain de grands Artiſtes flatteront-t'ils nos yeux, ou nos oreilles, par

l'imitation la plus parfaite; s'ils ne nous préfentent point d'objet intereffant, nous ne rendrons à toute leur induftrie, que le foible hommage d'une admiration momentanée ; & nous leur reprocherons de n'avoir pas employé leurs talens à faire naître des fentimens dans le cœur, fource unique des vrais plaifirs.



CHAPITRE V.

De la Beauté du Corps, de l'Esprit & de l'Ame.

LA Nature ne s'eſt pas bornée à nous éclairer par le ſentiment ſur ce qui ſe paſſe en nous-mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un ſpectacle agréable ou affligeant, ſuivant qu'elles ſont favorables ou contraires à l'exiſtence de ceux qui les poſſédent.

On ne peut ſans une ſecrette horreur enviſager dans les autres hommes des membres déchirez, des excreſcences incommodes, des couleurs cadavereuſes. Au contraire, une heureuſe température dans le ſang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les or-

ganes qui, ſans avoir rien d'inutile ; ont préciſement tout ce qu'il faut pour executer parfaitement leurs fonctions, ſe caractériſent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, ſont ſuſceptibles de diverſes formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur deſtination. La beauté en eſt alors arbitraire. C'eſt ainſi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable embelliſſoit des traits, qui n'avoient d'autre mérite que de donner quelque reſſemblance avec Alexandre & Cléopatre.

La beauté ſe différencie ſuivant les différentes places que la Nature nous a aſſignées. Elle brille dans l'Hercule Farneſe, de même que dans la Venus de Médicis. Elle ſe montre juſques ſur le front auſtere & dans les rides du

Moyſe de Michel-Ange Il y a pour chaque âge, & pour chaque ſexe, une ſorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats ſont ſteriles en beautés régulieres. On y place l'idée du beau, non ſur ce qui l'eſt réellement, mais ſur ce qui eſt le moins laid.

Les qualités de l'eſprit fourniſſent un ſpectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine, qui puiſſent rendre inſenſible au plaiſir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup d'œil, ſaiſit le vrai; ou cette imagination heureuſe, qui en fait des peintures intereſſantes.

Les graces ſont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles ſont comme un voile tranſparent, à travers

lequel l'efprit fe montre. Elles font attachées au jufte rapport des attitudes, des geftes, des mouvemens, des expreffions, des penfées, avec la fin qu'on s'y propofe ; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroiffent avoir été faifis avec plus de facilité.

La beauté de l'efprit, quelque brillante qu'elle foit, eft effacée par la beauté de l'Ame. Et les faillies les plus ingénieufes n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageufe, défintereffée, bienfaifante. Les échos de nos Théatres applaudiront toujours à la magnanimité du grand Prêtre qui *craint Dieu, & n'a point d'autre crainte :* & le genre humain applaudira dans tous les fiécles au regret qu'avoit Titus, d'avoir perdu

le tems, qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'ame nous inſpirent quelquefois une vive paſſion pour des morts. Pourquoi Plutarque dans ſes Paralléles, a-t'il ſur des Hiſtoriens ſupérieurs à lui, l'avantage de ſe faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la premiere fois ? C'eſt qu'il y fait en quelque ſorte l'hiſtoire de la nobleſſe des ſentimens.

Des hommes célébres par la connoiſſance du cœur humain, paroiſſent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'ame, n'étoit que la joie ſecrette qu'avoit l'amour propre, d'enviſager en autrui des qualités favorables à ſes interêts particuliers. Mais un traître eſt infâme, même aux yeux de la nation qu'il ſauve par ſa perſidie. Un diſſipateur eſt ridicule,

même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par une action vertueuse, dont nous sommes sûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit; & il n'est pas même impossible que, dans un ennemi, la grandeur de courage ne nous charme, en même tems qu'elle nous intimide.

Il en est de la beauté de l'ame, comme de celle du corps. Elle caracterise des qualités qui sont de nature à maintenir l'existence de ceux qui les possédent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre, par notre bienveillance, les autres hommes dans nos interêts, de pouvoir conserver toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le sein de ses propres

facultés, une richeſſe & une grandeur indépendante de la fortune ?

Mais s'il eſt vrai que la beauté du corps, de l'eſprit, & de l'ame deſigne des qualités avantageuſes à ceux qui les poſſédent ; pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaiſir dans une ame à qui elles ſont entierement étrangeres ?

Admirons ici la ſageſſe & la bonté de notre Auteur.

Si nous jettons les yeux ſur la foibleſſe de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la ſolitude, dans la vieilleſſe, ſur ſes talens pour les Arts & pour les Sciences, ſur ſon goût pour l'eſtime, la louange, l'amitié, la compagnie ; nous reconnoîtrons bien-tôt qu'il eſt né pour vivre en ſocieté, & que des nœuds ſecrets l'attachent intimement à cenx qui l'envi-

ronnent. Or, dans cette ſituation, rien n'étoit plus important pour nous, que de diſcerner, d'un coup d'œil, ceux dont le commerce peut nous être pernicieux, ou utile. Appercevons-nous des couleurs cadavereuſes, des travers dans l'eſprit, de la noirceur dans l'ame? Ces qualités, funeſtes à celui qui les a, & dangereuſes pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité; & c'eſt comme un cri de la Nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire une heureuſe conformation des organes, la fineſſe de l'eſprit, la beauté de l'ame, en contribuant au bonheur de celui qui les poſſéde, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui ſont en commerce avec lui. Des traits brillants embelliſſent à nos yeux

ces qualités étrangeres, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, ſuivant les différentes circonſtances où nous nous trouverons. Et c'eſt apparemment cette attention bienfaiſante de la Nature qui a occaſionné la mépriſe de ceux, qui, au lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'ame, ont cru qu'elle avoit ſa ſource dans les reflexions de l'amour propre, ſur ce qui pouvoit lui être avantageux : comme ſi la vive impreſſion qu'elle fait ſur nous, ne devançoit pas toutes nos obſervations.

La beauté des mœurs, cette fleur ſi précieuſe de l'humanité, n'eſt autre choſe que la beauté de l'ame marquée par la conduite de la vie. Si dans les ouvrages de l'Art, le rapport des moyens à une fin ſuffit pour les embellir ; quel ſpectacle plus agréable que

le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qni l'environne, & par consequent au sien propre? Au contraire qu'elle difformité plus choquante, que d'immoler à l'interêt, l'amitié ou la justice? que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglement aux conseils d'une présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes.

Tournant au moindre vent, tombant au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc?

Diotime, si celebre par les éloges de Socrate, avoit donc grande raison de l'exhorter à n'envisager les beautés de la Nature, & de l'Art,* que comme des

* Plat. *in Sympos.*

degrés qui l'élevassent à une beauté supérieure. Epurons, étendons, & perfectionnons notre goût pour le beau. La sagesse en est une branche. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de respect qui lui est dû.

C'est la beauté de l'ame & celle de l'esprit qui forment par leur réunion, cette qualité si précieuse, & si rare, qu'on ne désigne qu'imparfaitement par le terme *d'urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plûpart des ouvrages de Platon & de Ciceron. Politesse noble qui sçait approuver sans fadeur, louer sans jalousie, railler sans aigreur ; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice ; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expres-

ſion ; qui paſſe légerement du grave à l'enjoué, ſçait ſe faire entendre en ſe faiſant deviner, montre de l'eſprit ſans en chercher, & donne à des ſentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du viſage & de la perſonne raſſemble quelquefois ſous un même point de vûe, toutes les différentes eſpéces de Beautés. C'eſt un aſſortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractériſe les qualités du tempérament, de l'eſprit, & de l'ame.

L'heureuſe conformation des organes s'annonce par un air de force : celles des fluides, par un air de vivacité: un air fin eſt comme l'étincelle de l'eſprit : un air doux promet des égards flatteurs : un air noble marque l'élevation des ſentimens : un air tendre ſemble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous

Tous ces différens airs ſont agréables, non ſeulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les ſentimens qu'ils ſont naître dans celui qui les apperçoit : & ils le ſont plus ou moins, ſuivant leurs rapports ſecrets avec nos diſpoſitions particulieres.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent ſur-tout à l'éclat de leur couleur, aux graces qu'ils nous paroiſſent avoir dans leurs mouvemens, & aux ſentimens qu'ils nous ſemblent exprimer par leur air.



CHAPITRE VI.

De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'est-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.

JUsqu'ici j'ai consideré les objets qui sont agréables par eux-mêmes. Il y en a d'autres qui ne le sont que par leur rapport avec ces premiers objets : telle est la perfection.

De tous les biens qui nous flattent par les promesses qu'ils nous font, la perfection est le plus précieux. Elle est comme le gage du bonheur. Un charme secret accompagne tout ce qui nous persuade que nous la possédons. Mais cette idée si interessante, nous la composons, à notre gré, des divers matériaux que nous fournissent, l'éduca-

tion, le tempérament, la ſocieté, nos propres reflexions ; nous la formons d'ordinaire, d'un aſſemblage de qualités qui nous ſont étrangeres, & que le caprice de la fortune nous donne, & nous enleve : erreur groſſiére ! dont la raiſon triomphe aiſément, & qui triomphe preſque toujours de l'homme le plus raiſonnable.

Le principal objet de la Philoſophie morale eſt d'éclaircir nos idées ſur ce point.

Confucius & Zénon ont établi la perfection dans un uſage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous ſommes nez intelligens, nous ſommes deſtinez à vivre en ſocieté ; nous ſommes donc parfaits, quand la vérité régne ſur nos jugemens, & l'équité ſur nos actions.

Pythagore, Socrate, &, dans toutes

les Religions, les Théologiens, ont jugé que la perfection de l'homme, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens, dépendoit du rapport de ses facultés aux intentions de son Auteur.

Enfin, suivant Epicure, l'homme est parfait, quand sa façon de penser & d'agir, est de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre, vers la fin qu'il se propose, c'est-à-dire, vers sa félicité.

Ces trois différentes façons d'envisager la perfection, rentrent l'une dans l'autre, & doivent se réunir. La perfection consiste dans la possession des qualités du corps, de l'esprit, & de l'ame, lesquelles nous mettent à portée de nous procurer un solide bonheur, en conformité des intentions de notre Auteur, gravées dans la nature de notre être.

Nous sommes d'autant plus parfaits, que le corps a moins de principes de maladie, & qu'il est plus capable d'exécuter les mouvemens qui lui sont ordonnés; que l'esprit a moins de principes d'erreur, & plus de facilité à saisir, & à exposer le vrai; enfin que l'ame a dans la nature de ses goûts, moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude, & qu'elle est plus disposée à regler toutes ses volontés par des jugemens clairs & certains, qui aient pour objet un bonheur solide & durable.

Mais ce bonheur solide & durable ne le bornons point à un petit nombre d'années. Le sentiment intérieur doit convaincre tout être pensant qu'il est indivisible, & par conséquent immortel. La perspective d'une

félicité avenir doit donc toujours être pour nous, la partie la plus intereſſante de notre bonheur préſent.

C'eſt d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ſes charmes. Epicure & d'autres Philoſophes, ont cru qu'elle avoit ſa ſource dans l'impuiſſance où nous ſommes de nous procurer, ſans l'entremiſe d'autrui, les biens néceſſaires à la vie. Mais s'il y a une liaiſon qui n'eſt qu'un trafic d'intérêts, il en eſt un autre dont l'objet eſt plus noble. On y enviſage moins des ſecours étrangers, que des preuves de perfection. Les bienfaits de Claude, diſoit Paſſiénus, me ſont plus précieux que ſon amitié ; mais l'amitié d'Auguſte m'étoit bien plus précieuſe que ſes bienfaits. *

* Senec. L. 10. *de Benef.*

Le charme de la grandeur n'eſt pas, comme paroît l'avoir cru M. Paſcal d'empêcher les Grands de penſer à eux. C'eſt plûtôt que tout ce qui les environne, travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs perſonnes.

La plûpart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette ſatisfaction intérieure, qui devroit être le fruit privilegié d'une perfection réelle. Frivoles que nous ſommes, un fantôme ſuffit pour faire ſur nous l'impreſſion la plus vive: tout ce qui peut ſe couvrir d'une apparence de force, d'habileté ou de bonté, peut ſe montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'eſt cette perfection chimérique

qui donne du prix à la vengeance. Ariſtote a juſtifié par différens faits, que lorſqu'on eſt également animé contre pluſieurs de ſes ennemis, une vengeance éclatante priſe de l'un d'eux, affoiblir le reſſentiment contre les autres. On a ſignalé ſa puiſſance, & l'on eſt moins ardent à en rechercher une ſeconde preuve.

Mais l'orgueil pour nous flatter, n'a pas beſoin d'étaler à nos yeux un appareil brillant de nos perfections. Tout ce qui abaiſſe les autres hommes, nous éleve, par la comparaiſon que nous faiſons de leur état avec le nôtre. Leurs fautes, ou leurs diſgraces deviennent pour nous des objets de plaiſanterie, à moins qu'elles ne ſoient des objets de compaſſion. La Nature nous attendrit ſur les maux d'autrui, lorſqu'ils nous paroiſſent

considérables. Mais sont-ils legers ? Nous aimons à jouir de cette sorte de supériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exemts.

Ce seroit sans doute bannir l'enjouement de la Societé, que de proscrire cette raillerie innocente, qui exerce avec gaieté, sur de legers defauts, une justice, qui semble leur être dûe. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appesantir sur les imperfections d'autrui. Ce penchant malin décéle une misere réelle. Est-ce être riche que de l'être par l'indigence d'autrui ?

Il en est de notre perfection comme de tout ce qui est susceptible de preuve. Elle se prouve à nous, non-seulement par la voix du sentiment ; mais encòre par celle de l'autorité.

Indépendamment de tout motif

d'interêt, nous ſouhaitons l'approbation de ceux avec qui nous vivons. A peine l'amour propre oſe-t'il s'approuver lui-même, quand un ſuffrage étranger ne ſe joint pas au ſien. Cette ardeur pour l'eſtime eſt naturellement proportionnée à l'étendue des talens; & une grande élevation dans l'eſprit & dans le cœur, porte à rechercher des témoignages de ſon excellence dans le jugement des hommes de tous les lieux & de tous les ſiécles. Il eſt vrai qu'on peut dire du Sage, s'il eſt quelqu'un qui mérite ce nom, ce que le plus ancien des Tragiques a dit d'un de ſes heros: *Content d'être eſtimable, il n'aſpire point à le paroître:* * mais il ne ſe guérit du déſir de la gloire, qu'en le portant

* Æſchyle d'Amphiaraüs.

bien plus loin que le reste des hommes : il veut être approuvé de Dieu même.

Non-seulement l'estime nous flatte par l'idée favorable qu'elle nous donne de nos qualités personnelles ; mais encore parce qu'elle nous persuade que les autres envisagent notre félicité comme faisant partie de la leur. Nous sommes dans une si grande dépendance les uns des autres, qu'il n'est aucun homme qui ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer, ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux, dans cet état de foiblesse, que d'appercevoir autour de nous une inclination générale à favoriser nos desirs ?

Mais si l'estime d'autrui n'a d'attrait pour nous, que par le bonheur

qu'elle nous promet, comment peut-on la rechercher par le ſacrifice de ſa propre vie ? L'Hiſtoire a immortaliſé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui ſe ſont dévoués à une mort certaine, ſans qu'ils paroiſſent en avoir eu d'autre motif que d'échanger leur vie contre les louanges de la poſtérité. Par quel prodige, des hommes qui n'ont connu d'autre vie que la préſente, ont-ils pû conſentir à ceſſer d'être, pour être heureux ?

Le principe de cet héroïſme, ſuivant Ciceron, eſt toujours une eſpérance ſecrette de jouir de ſa réputation, dans le ſein même du tombeau. Un ſentiment confus de notre immortalité agit ſur ceux mêmes qui n'ont pas de ce dogme une idée bien diſtincte. Mais il y a quelque choſe de plus : il ne ſeroit pas impoſſible que

ces hommes célébres aient été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre humain, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pû, pour des imaginations vives, former un spectacle, dont le charme, quoique de peu de durée, leur parut d'un plus grand prix, qu'une plus longue suite de sentimens agréables, mêlés d'amertume & d'ennui.

Les qualités qui nous distinguent des autres hommes, ne sont pas les seules qui nous flattent; tout ce qui nous prouve la perfection de notre espece fait sur nous une impression de plaisir.

La grandeur & la varieté des ob-

jets, le ſublime dans la penſée & dans les ſentimens, paroiſſent devoir la plus grande partie de leurs charmes, à la preuve qu'ils nous fourniſſent de la grandeur de l'eſprit. Et ſi la repréſentation d'un objet nous plaît davantage dans un tableau, que dans une eau tranquille; c'eſt apparemment, que l'image repréſentée dans l'eau ne flatte que nos yeux; au lieu que l'Art du Peintre, ou du Sculpteur, en animant la toile ou le marbre, énorgueillit encore notre amour propre, par une reflexion qui ſouvent doit bien l'humilier : Que fait un homme dont un autre homme ne ſoit capable?



CHAPITRE VII.

Des modifications du cerveau, qui précédent ou accompagnent les ſentimens agréables.

JE n'ai juſqu'ici recherché la ſource du plaiſir que dans l'Ame, ou dans les organes du ſentiment. A leurs différentes modifications, il en répond toujours dans le cerveau de paralléles & de proportionnées, dont les veſtiges ſe conſervent par la mémoire. Nous ſeroit-il poſſible d'en percer le myſtere? C'eſt ici principalement, où il ſemble que la Nature s'eſt couverte d'un voile, que jamais les mortels ne pourront lever. Mais ſi nous ne devons pas nous livrer à l'eſpérance de voir, ne renonçons pas

du moins au plaiſir de deviner. Qu'au défaut de l'expérience, l'art de conjecturer nous prête ſon flambeau.

On ne peut obſerver la Nature, ſans appercevoir qu'une ſimplicité féconde fait le caractere de ſes loix. Nous pouvons donc juger de l'impreſſion qui ſe fait ſur le cerveau, par celle qui ſe fait ſur les organes des ſens, qui en ſont comme des extenſions & des branches. Un objet qui eſt agréable, exerce donc les fibres du cerveau, ſans les affoiblir ou les épuiſer; ce qui eſt douloureux, les bleſſe; & ce qui eſt ennnyeux, les laiſſe dans l'inaction.

Ce n'eſt pas ſeulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau, qui y fait éclorre le plaiſir; c'eſt principalement le rapport qu'ont entr'eux les différens mouvemens qui

y font imprimés. La Théorie de la Musique, en nous apprenant que les accords les plus agréables, font ceux où les vibrations, qui les forment, se réunissent plus souvent, a déterminé de grands Physiciens à croire que les couleurs, les odeurs, & les saveurs, dont le mêlange étoit agréable, excitoient aussi dans les organes de la vûe, de l'odorat, & du goût, des vibrations qui s'accordent & s'entretiennent. Ne sommes nous donc pas de même autorisés à conjecturer que la symmétrie, la rime, les proportions, l'imitation, le juste rapport des moyens à une fin & à un objet principal, enfin la plûpart des agrémens qui brillent dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, font aussi sur les fibres du cerveau, des impressions agréables, parce qu'elles y ex-

citent des mouvemens liés, qui se prêtent un mutuel secours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, nous frappent-elles si agréablement, lors même que nous n'appercevons pas les rapports secrets d'utilité, qui en font le mérite réel ? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'à eu l'Auteur de la Nature, de former les hommes de façon que, malgré l'amour propre qui les divise, ils sont tous membres d'un même corps. Leurs biens & leurs maux leurs sont communs, quand des dispositions particulieres n'y mettent point obstacle. Une personne délicate ne peut appercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure ; & si, dans un

homme robuſte, cette impreſſion eſt moins ſenſible, elle n'en eſt pas moins réelle.

Les ſentimens affligeans ne ſont pas les ſeuls qui ſe repandent comme par une eſpece de contagion, il ſuffit d'avoir de la gaieté dans l'eſprit, pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que les précieuſes qualités qui forment la beauté du corps, de l'eſprit & de l'ame, ſont ſur le ſpectateur une impreſſion agréable, parce qu'elles ſont naître dans ſon cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réuſſiroit, ſi des diſpoſitions particulieres ne s'y oppoſoient pas.

On a dit de la Géometrie, qu'elle avoit préſidé à la conſtruction des Cieux; on peut dire de l'harmonie;

qu'elle a préſidé à la conſtruction de nos cerveaux. Quel treſſaillement, quel friſſonnement n'excitent pas certains airs? Quelle ardeur la Muſique n'inſpire-t'elle pas pour la danſe? Quels miracles n'opere-t'elle pas dans la guériſon ſubite de certaines maladies? Ce jeu des fibres du cerveau qui s'aſſortit ſi aiſément avec celui des cordes d'un inſtrument, ne nous annonce-t'il point que nos cerveaux ſont en effet des inſtrumens à cordes compoſés d'une multitude de fibres nerveuſes, différemment tendues, & ſuſceptibles d'une infinité de vibrations différentes? Ils ſe communiquent leurs mouvemens par l'entremiſe des yeux & des oreilles: & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il ſe trouve entr'eux plus de cordes dont les mouvemens conſpirent

ensemble, ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Il y a des ames qui, au premier coup d'œil, s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer : & rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment de se transmettre leurs idées ; leurs cerveaux sont montés à l'unisson.

Il est d'autres hommes à qui la Nature semble avoir donné une sorte de souveraineté sur leurs semblables. Ils réduisent quelquefois à l'esclavage les courages les plus fiers, & les Rois les plus puissans. On demandoit à la Maréchale d'Ancre accusée de magie, par quel charme elle exerçoit tant d'empire sur les esprits, je n'en ai jamais employé d'autre, répondit-elle à ses Juges, que l'ascendant des

ames fortes sur les autres ames. C'est par la force de ce charme que Mahomet & Cromwel ont bouleversé à leur gré, l'un l'Arabie, l'autre l'Angleterre. L'Histoire nous apprend que quiconque vivoit avec eux étoit bien-tôt pénétré de tous leurs sentimens; les fibres de leur cerveau susceptibles de l'ébranlement le plus vif en excitoient aisément un pareil dans le cerveau de ceux qui les approchoient.

Mais par quelle méchanique les vibrations des fibres du cerveau peuvent-elles passer dans un cerveau étranger? L'hypothese ingénieuse de M. de Mairan sur la transmission des sons, jette quelque jour sur ce mystere. Le son parvient jusqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps sonore, des parcelles de l'air,

des fibres de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continue de cordes qui se communiquent leurs mouvemens. Et il y a aussi lieu de croire que quand l'état de notre ame se marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du visage, par la disposition de l'œil; il se forme, depuis notre cerveau jusqu'à celui du spectateur, une chaîne de cordes à l'unisson, qui portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Un rapport secret avec les dispositions de notre cerveau donne naissance à la sympathie, & à tous les goûts bizarres qui nous font trouver dans certains objets, des agrémens particuliers, invisibles au reste des hommes. Ce qui nous plaît davantage

n'eſt pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Eſt-on livré à une profonde mélancolie ? On n'aime que des lieux ſombres dont l'approche fait expirer la joie. Il n'eſt rien qui faſſe ſur nous une impreſſion plus agréable, que ce qui excite dans les fibres du cerveau, des vibrations qui entretiennent dans l'ame, les ſentimens où elle ſe complaît.

Un enfant nouvellement né ſemble devoir être le rebut de tout l'univers ; c'eſt néanmoins de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naiſſance. Mais cet agrément ſingulier n'eſt point attaché à ſa perſonne. Ce n'eſt gueres que dans les Poëmes, ou dans les Romans, que ſe montre le diſcernement de l'inſtinct paternel : la mere la plus tendre pourroit embraſſer comme ſon

fils celui qu'on auroit ſubſtitué à la place du ſien. Il paroît donc que c'eſt dans le cerveau des peres & des meres qu'eſt la ſource de leur tendreſſe. Il eſt diſpoſé de façon qu'ils ne peuvent enviſager qu'avec un extrême plaiſir un fruit de leur amour, formé de leur propre ſubſtance, qui ſera pour eux un ſujet affectionné que la Nature ſoumet à leurs loix, qui leur rendra dans leurs infirmités, & dans leur vieilleſſe, les ſecours qu'ils lui auront donnés dans l'enfance, & qui ſera l'héritier de leur nom, de leurs biens, de leurs idées & de leurs affections.

Il faudroit préſentement, pour achever cette legere eſquiſſe de la Phyſique des ſentimens, indiquer dans le cerveau la portion principale, ſiége du plaiſir & de la douleur, qui re-

çoit l'empreinte des objets voiſins ; & qui agit en conſéquence ſur nos organes ; ce doit être une partie ſolide, puiſqu'il s'y grave des caracteres que le cours de pluſieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuſe doit embraſſer & toucher les extrêmités de chaque nerf du ſentiment, pour en recevoir toutes les différentes impreſſions ; elle doit dominer ſur l'origine de chaque nerf du mouvement, pour pouvoir lui imprimer des mouvemens aſſortis aux vibrations qu'elle reſſent. Il ſemble que ces différens caracteres ſe raſſemblent tous dans la membrane que les Anatomiſtes appellent pie-mere, & qui, ſuivant l'expreſſion de M. Vinſlou, enveloppe toute la maſſe du cerveau, y eſt fort adhérente, & produit, par quantité de replis & de duplicatures par-

ticuliéres, un grand nombre de cloiſons multipliées & ondoyantes, qui s'inſinuent dans toutes les circonvolutions, & pénétrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé, que le retranchement d'une portion conſidérable de la pie-mere, n'eût donné aucune atteinte aux facultés du ſentiment; il y a lieu de croire, que ce ne ſeroit point cette membrane nerveuſe qui en ſeroit le ſiége. Quoiqu'il en ſoit, il n'y a guéres que le hazard de quelques accidens malheureux, qui puiſſe ſur cette matiére éclaircir tous nos doutes.



CHAPITRE VIII.

Du rapport que les loix du Sentiment ont à notre conſervation.

TOus les ſentimens agréables ſe réduiſent à deux claſſes différentes.

Les uns ſont des preſens de la Nature qui préviennent toutes nos réflexions : tels ſont non-ſeulement les plaiſirs des ſens, mais encore la plûpart de ceux de l'eſprit & du cœur ; la beauté du corps, de l'eſprit, & de l'ame, & les divers agrémens qui brillent dans les ouvrages de la Nature & de l'Art. Ils ſont attachés à ce qui exerce les organes de nos facultés ſans les fatiguer. C'eſt à ces organes que nous devons à chaque inſtant notre

conſervation ; & il nous importoit que le plaiſir caractériſât tout ce qui y favoriſe le jeu des fibres, & le mouvement des fluides.

Il y a une autre claſſe de ſentimens agréables : ce ſont ceux qui doivent naiſſance à notre façon de penſer, & qui s'anéantiſſent par le changement ſeul de nos idées. Celui-ci n'aſpire qu'à l'indépendance : celui-là conſent à obéir pour pouvoir parvenir à commander : l'un ne ſe plaît qu'à groſſir des tréſors qui lui ſont inutiles, l'autre qu'à diſſiper des biens qui lui ſont néceſſaires. C'eſt principalement cette influence de nos penſées ſur nos plaiſirs qui caractériſe l'eſpece humaine.

Notre cœur ſe porte d'abord vers tous les ſentimens particuliers qui nous ſont agréables. Mais bien-tôt

inſtruits par l'expérience qu'il y a des plaiſirs qui marchent à la ſuite de la peine, & des peines qui marchent à la ſuite du plaiſir, nous aſpirons à la poſſeſſion & des ſentimens qui nous ſont les plus précieux, & des qualités que nous eſtimons le plus Nous nous formons ainſi des idées de félicité & de perfection qui effacent à nos yeux tout autre bien. Le pouvoir d'appliquer à divers objets ces deux idées importantes nous devient ſouvent pernicieux; mais ce ſeroit être ennemi de l'homme, que de le rendre inſenſible aux impreſſions qu'elles ſont ſur lui. Elles nous conſolent dans nos diſgraces, nous animent dans nos travaux, & jettent des fleurs ſur les chemins qu'elles nous invitent de prendre. Nous leur devons les plaiſirs les plus purs, tout ce qui fait la gloi-

re & le bonheur de la ſocieté, les Arts, les Sciences, toutes les vertus; nous leur devons même juſqu'à notre conſervation. Les animaux n'ont preſque d'autre beſoin que de ſaiſir les alimens qui s'offrent à eux; l'homme naît dans l'indigence la plus complette, ſans vêtement, ſans aſyle, & preſque ſans autre nourriture, que celle qui doit être le fruit de ſes travaux. Sa reſſource la plus certaine eſt de pouvoir, à la faveur de ſes réflexions ſur le paſſé, prendre des meſures pour l'avenir. Les idées de perfection & de bonheur ſont les mobiles qui le déterminent à cette attention importante, & qui, en conſéquence, développent toutes ſes différentes facultés.



CHAPITRE IX.

Où l'on recherche pourquoi les loix du ſentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.

APrès avoir eſſayé d'expoſer les loix du ſentiment, obſervons en l'un des effets les plus ſinguliers, dans la diverſité des goûts, qui,néanmoins, leur doivent tous également la naiſſance. On diroit preſque que pour les peuples du Nord, ou du Midi, pour ceux qui ſont ſéparés par un bras de mer, ou par une chaîne de montagnes, que dis-je, pour des hommes nés dans l'enceinte d'une même famille, il y auroit des ſources de plaiſirs & d'agrémens toutes différentes,

ce

ce qui eſt pour les uns le charme des yeux, des oreilles, de l'eſprit, en eſt pour d'autres le ſupplice.

La diverſité des organes en eſt la principale cauſe : c'eſt ainſi que des fibres de l'œil tendres & délicates aiment mieux le violet que l'orangé ; parce que, comme on le ſait par les expériences de M. Newton, le violet eſt une couleur attachée à des rayons plus foibles ; & l'orangé obtiendra, à ſon tour, la préférence, au jugement de ceux dont les fibres de l'œil ſont plus fermes & plus ſolides.

Des ſons rudes pour un peuple délicat ne le ſont point pour des peuples groſſiers ; & un homme dont parle Petrarque, étoit moins charmé du chant des roſſignols que d'un concert de grenouilles. Les fibres de ſon oreille étoient apparemment ſi com-

pactes qu'une ſuite de cris perçans les ébranloit ſans les fatiguer.

La nature a peut-être plus diverſifié les cerveaux que les organes des ſens. Quelle différence entre le ſalpêtre d'une tête Indienne, & les glaces d'une tête Laponne! L'impreſſion du même objet ne doit pas être la même ſur des ſubſtances ſi différentes. Auſſi chez les peuples du Midi la déclamation pour être agréable, doit-elle être bien plus animée que chez les peuples du Nord, parce qu'elle doit y être aſſortie à un ſentiment bien plus vif.

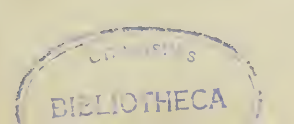
Les bornes ou l'étendue des connoiſſances ſont encore des cauſes de la bizarrerie des goûts.

A la vûe du même objet les uns ſont uniquement frappés des agrémens réels qui y ſont; d'autres ſe li-

vrent à l'impreſſion que fait ſur eux la privation de quelques beautés qui y manquent.

Les Egyptiens admiroient principalement la grandeur dans les ouvrages de l'Architecture ; les Goths y recherchoient la varieté. Les grands Architectes n'ont dédaigné aucun de ces agrémens ; mais ils ont ſçu les concilier, & y joindre de belles proportions.

Il en eſt de la Muſique comme de l'Architecture : ici l'on ne fait cas que d'une compoſition hardie & ſavante ; on n'eſtime ailleurs qu'une imitation fidelle de la nature. Le grand Muſicien ne donne l'excluſion à aucun de ces agrémens : il ſait dompter à propos les diſſonances les plus rébelles pour en tirer de l'harmonie ; mais il s'attache principalement à fai-



re naître des ſentimens , & ne croit avoir atteint à la perfection de ſon Art , que quand il a ſçu en même-tems flatter l'oreille , & maîtriſer le cœur.

Heureuſes les Nations où il s'éleve de ces hommes capables d'appercevoir & de ſaiſir tous les différens genres de beautés , & de les aſſortir dans une juſte proportion ! On diroit preſque qu'une main avare ne ſeme ces génies que de loin à loin dans le cours des ſiécles. Leurs ouvrages, qui doivent naiſſance à un goût exquis, le font naître , à leur tour , chez tout un peuple : ils y deviennent des modeles de comparaiſon , & il arrive alors que ce qui avoit été un objet d'admiration s'efface , & perd tous ſes charmes , ſuivant le proverbe italien : Que l'ennemi mortel du bien,

c'eſt le mieux. Préſentez une eau tiéde à deux hommes dont l'un ſera pénétré de chaud, & l'autre ſaiſi de froid, la même eau paroîtra chaude à l'un, & froide à l'autre; les loix du ſentiment ſont pourtant les mêmes pour tous les deux; mais leurs modeles de comparaiſon ſont différens; l'un juge de la qualité de l'eau par le froid de ſa main, & l'autre en juge par la chaleur de la ſienne.

Au treiſieme ſiécle les beaux Arts étoient entierement anéantis dans l'Europe. Le Magiſtrat de Florence, comme nous l'apprend Vaſari, * conçut le deſſein de faire venir à grands frais du fond de la Grece, les Peintres les plus célébres: leurs ouvrages étoient alors les chef-d'œuvres de l'Art. Cimabué devint leur

* Tome I. p. 2.

difciple, & recueillit tous les foibles débris qui reftoient de la fucceffion des Parrhafius & des Apelles. Devenu bien-tôt fupérieur à fes maîtres, il les effaça entierement. On voit par le Dante * qu'on ne doutoit point alors qu'il ne fût parvenu au fommet de fon Art. Mais Giotto, éleve de Cimabué, donna des preuves éclatantes, qu'on pouvoit aller beaucoup plus loin que fon maître, & fes ouvrages furent généralement admirés comme les ouvrages les plus parfaits; * Petrarque, * le Dante, & fon ancien Commentateur en font d'illuftres témoins. Michel-Ange & Raphaël ont bien furpaffé Cimabué &

* 11°. *Cant. del. purgat.*

* Teftament, & cinquiéme Livre de fes Lettres.

* Le onziéme Chant du Purgat.

Giotto ; mais il y a lieu de croire que nous devons à ces deux premiers artiſtes leurs plus illuſtres ſucceſſeurs.

N'inſultons point aux Peintres Chinois, ou Indiens. Des tableaux plus imparfaits que les leurs ſeroient peut-être encore les objets de notre admiration, ſi un hazard favorable n'eût pas fait naître en même-tems à Florence des Magiſtrats capables de former un grand deſſein, & des artiſtes capables de mettre à profit les ſecours qui leur étoient offerts.

Une repréſentation groſſiere de quelque action de l'Ancien ou du Nouveau Teſtament, charmoit nos ancêtres qui ne connoiſſoient rien de mieux. Les Chinois euſſent été alors fondés à leur reprocher leur manque de goût, & peut-être, à leur tour, auroient-ils eſſuyé avec juſtice un pareil

reproche des admirateurs de Lope de Vegue, & de Shakeſpear. Mais tandis que les Chinois, les Eſpagnols, les Anglois admirent ſur leur Théatre des ſentimens d'une grande nobleſſe, des ſcenes bien dialoguées, des mouvemens de l'ame fortement exprimés ; ceux qui ſont accoutumés aux ouvrages des Sophocles anciens & modernes, ne voient qu'avec peine des ſpectacles défectueux, où de grandes beautés de détail ſont défigurées par l'irrégularité du tout dont elles ſont partie.

Indépendamment des lumieres de l'eſprit, les diſpoſitions du cœur ſuffiſent pour jetter de la différence dans les goûts. L'envie, *Triſte amante des morts*, hait les vivans, & dégrade les Artiſtes aux yeux les uns des autres. Au contraire n'eſt-on point rival

de ſes contemporains ou de ſes compatriotes ? On aime à les placer au ſommet de la perfection, & l'on ſe flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur diſtribue.

L'ambition décide auſſi quelquefois de la gloire des Artiſtes, & de celle de leurs ouvrages. Les Romains n'eſtimoient que les talens qui les mettoient à portée, ſoit de dominer dans leur République, ſoit de triompher des peuples voiſins : * & une idée de frivolité & de petiteſſe flétriſſoit à leurs yeux les tableaux & les ſtatues qui frappoient un Grec de l'admiration la plus vive. Tel eſt l'effet des paſſions qui rempliſſent l'ame : elles enlaidiſſent, & défigurent tout ce qui ne ſe rapporte pas à leur objet.

* *Cicer. 6. Ver.*

Il arrive même quelquefois que les principes de religion influent ſur le goût ; les ſtatues les plus parfaites ne ſont pour un pieux Muſulman que des idoles affreuſes.

CHAPITRE X.

Les Loix du ſentiment ſont l'ouvrage d'une Puiſſance intelligente & bienfaiſante.

DE's que l'on commença à étudier l'Anatomie, on s'apperçut que la groſſeur de chaque muſcle étoit proportionnée à la groſſeur de l'os, auquel il s'attachoit. Quelques Anatomiſtes frappés de ce rapport, objecterent aux Epicuriens, que ſi c'eût été une Puiſſance aveugle, qui eût bâti l'édifice mobile du corps des

animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os, la force du cordon destiné à le soutenir & à le mouvoir. Les Epicuriens répliquerent, que ces cordons n'avoient point été différenciés par la Nature; & que ceux qui faisoient le plus de mouvemens, devenoient les plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice, deviennent les plus robustes; unique, mais frivole retranchement de l'Athéïsme. Galien * le foudroya aisément. Il démontra dans les enfans tirés du sein de leurs meres, ces mêmes proportions aussi marquées, que dans les Athlétes les plus vigoureux.

Les différentes espéces de sentimens agréables, nous fournissent une pareille preuve de l'existence de Dieu.

* Galen. *De usu partium.*

Elles ſont différenciées par des caractéres naturels, dont il ſeroit abſurde de faire honneur à une cauſe aveugle.

Pourquoi dans les productions de l'art, la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on eſt inſtruit ? Et pourquoi s'annonce-t'elle dans la figure des hommes, des animaux, & des plantes, par un charme ſecret qui prévient toutes nos réflexions ? Croirons-nous que l'Auteur de la Nature ignore ce que lui-même nous révéle ? Et refuſerons-nous de l'intelligence à l'Architecte de l'Univers, qui par les agrémens, comme par autant de caractéres qu'a gravés ſa main bienfaiſante, nous inſtruit des rapports ſecrets qu'ont avec nous les différentes parties de ſes ouvrages ?

Ces caractéres ſont plus ou moins marqués, ſuivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux ſens, il n'en eſt point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau viſage. Mais les traits les plus réguliers ſont moins touchans que les graces de l'eſprit, qui ſont effacées à leur tour par les ſentimens & par les actions, qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours préſente à nos yeux, & celle de l'eſprit & de l'ame ne ſe montre que par repriſe. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, & que la paſſion ne trouble point notre vûe, leur agrément naturel ſe regle toujours ſuivant l'ordre que je viens d'expoſer.

Et c'eſt ainſi que la Nature nous apprend ce que l'expérience confirme : que la beauté de l'eſprit donne plus de droit à la félicité que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame. Il arrive quelquefois par nos diſpoſitions particulieres, que la beauté du corps fait ſur nous une impreſſion plus vive que celle de l'eſprit ou de l'ame, elle devient alors un attrait qui nous invite à nous procurer une ſorte d'immortalité : la conſervation de l'eſpece étoit pour l'Auteur de la Nature un objet plus digne de ſes attentions que l'avantage perſonnel de l'individu.

La même ſageſſe qui a différencié la beauté du corps, de l'eſprit & de l'ame, a différencié auſſi leurs mouvemens; ceux de l'eſprit, plus agréables que ceux du corps, le ſont moins que ceux de l'ame.

Voici une autre différence entre les plaisirs, qui annonce encore bien hautement une Puissance intelligente. La vapeur des parfums, les spectacles de l'Architecture, de la Peinture, & de la Déclamation, les charmes de la Musique, de la Poësie, de la Géométrie, de l'Histoire, d'une Societé choisie, tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance est plaisir, & que leur privation n'est point douleur. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence; ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur. Combien de gens les connoissent peu, & jouissent pourtant d'une vie douce! Ceux mêmes qui y sont le plus sensibles, peuvent les perdre, s'ils sçavent les remplacer. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agreables.

La loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne ſe borne point à récompenſer notre docilité ; elle punit notre déſobéiſſance. L'Auteur de la Nature ne s'eſt pas repoſé ſur le plaiſir ſeul, du ſoin de nous convier à notre conſervation ; il nous y porte par un reſſort encore plus puiſſant, par la douleur.

Son attention bienfaiſante ſe marque juſques dans la différence de la durée des divers ſentimens : ceux de la vûe, de l'oüie, de l'eſprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation moderée ſemblent toujours s'offrir à nous : ils rempliſſent le vuide de la vie, ſans donner atteinte à la ſanté. Il n'en eſt pas de même, pas exemple, du plaiſir attaché à la nourriture. Si ſa durée ſe fût étendue au-delà du beſoin, un uſage immoderé

moderé des alimens les plus ſains ; les auroit bien-tôt changés en de mortels poiſons.

De tous les plaiſirs, il n'en eſt guéres d'auſſi remarquables que ceux d'un enfant nouvellement né. Comment réuſſira-t'on à le nourrir ? En vain la Nature lui a-t'elle préparé dans le ſein de ſa mere l'aliment qui lui convient : par quelle voie l'engagera-t'on à exprimer cette précieuſe liqueur ? Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ſes différentes facultés, ſe plaît à remuer ſes lévres & ſes joues, de la façon qui peut faire paſſer dans ſa bouche le lait qui lui eſt offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réïterer les mêmes mouvemens. Il paſſe ainſi les premiers tems de ſa vie,

ou à dormir, ou à goûter les ſeuls plaiſirs qu'il puiſſe reſſentir : & cet être informe, qui ſembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur, ne vit en effet que pour une ſuite de ſenſations agréables.

L'Auteur de nos biens l'eſt auſſi de nos maux : & ſur ce fondement, quelques Philoſophes, comme pour s'en venger, l'ont dégradé du titre d'intelligent, & relégué parmi les cauſes aveugles. M. Bayle s'eſt ſignalé parmi eux. Voici le précis de ſa doctrine.

» Si c'étoit une ſouveraine Intelli-
» gence qui eût établi les loix du ſen-
» timent, ce n'auroit certainement
» été que pour combler toutes ſes
» créatures, de tout le bonheur dont
» elles ſont ſuſceptibles. Elle auroit
» donc entierement banni de l'Uni-

» vers tous les ſentimens douloureux,
» &, ſur-tout, ceux qui nous ſont inu-
» tiles. A quoi ſervent les douleurs
» d'un homme, dont les maux ſont
» incurables, ou les douleurs d'une
» femme qui accouche dans les dé-
» ſerts ?

Telle eſt la fameuſe objection que M. Bayle a étendue & répétée dans ſes ecrits, en cent façons différentes. Et quoiqu'elle fût preſque auſſi ancienne que la douleur l'eſt dans le monde, il a ſçu l'armer de tant de comparaiſons éblouiſſantes, que les Philoſophes & les Théologiens en ont été effrayés, comme d'un monſtre nouveau. Les uns ont appellé la Métaphyſique à leur ſecours ; d'autres ſe ſont ſauvés dans l'immenſité des Cieux, & pour nous conſoler de nos maux, nous ont montré une in-

finité de Mondes peuplés d'habitans heureux. Je n'aurai recours ici à aucune ſuppoſition. Je me bornerai à tirer de l'objection même, une preuve du dogme qu'on attaque, ſans employer d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légére.

La plûpart des Philoſophes, au lieu de former leurs idées ſur les êtres, ont façonné les êtres ſur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la Nature; & ſemblables en quelque ſorte au Héros de Cervantes, les yeux bandés, & aſſis ſur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'Univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

M. Bayle a ſuivi cette maniere de

philoſopher. Il abuſe de quelques expreſſions théologiques, pour ne reconnoître en Dieu d'autre fonction que celle de rendre toutes ſes créatures parfaitement heureuſes; & après s'être taillé une idole, que la Nature & la Religion déſavouent, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ſes mains. La Théologie naturelle eſt une branche de la Phyſique. Si nous voulons nous y garantir de l'illuſion, faiſons-y uſage de la méthode qu'on emploie avec ſuccès dans les ſciences du même ordre : interrogeons la Nature par nos obſervations : formons ſur ſes réponſes nos idées, ſuivons-en exactement le fil, & arrêtons-nous dès qu'il nous manquera.

On peut former ſur l'Auteur des loix du ſentiment, deux queſtions totalement différentes : Eſt-il intelli-

gent ? Eſt-il bienfaiſant ? Confondre dans un ſeul examen ces deux objets, ou nier qu'un Etre fût intelligent, parce qu'il ne ſeroit pas bienfaiſant au gré de nos déſirs, ce ſeroit violer les premieres loix de l'art de penſer. Séparons donc ces deux queſtions, & commençons par l'éclairciſſement de la premiere.

L'expérience nous apprend qu'il y a des cauſes aveugles, c'eſt-à-dire, qui ne ſe propoſent aucun deſſein, & qu'il en eſt d'intelligentes, c'eſt-à-dire, qui rapportent à une fin les différentes parties de leurs ouvrages. On les diſcerne par la nature de leurs productions : & le juſte rapport des moyens à une fin marquée, eſt comme le ſceau de la cauſe intelligente. Or ce juſte rapport brille dans les loix du ſentiment. La douleur & le

plaiſir ſe rapportent également à notre conſervation. Si le plaiſir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous inſtruit de ce qui nous eſt nuiſible. C'eſt une impreſſion agréable, qui caractériſe les alimens qui ſont de nature à ſe changer en notre propre ſubſtance ; & c'eſt la faim & la ſoif qui nous avertiſſent que la tranſpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il feroit dangereux de différer plus long-tems à réparer cette perte. Suppoſons un moment qu'aucun ſentiment déſagréable ne nous avertit plus des maux préſens ou à venir ; nous nous appercevrons bien-tôt que la douleur ne feroit anéantie dans l'Univers, que pour faire place à la mort, qui, pour détruire toutes les eſpéces d'animaux,

s'armeroit également contr'eux ; & de leurs maux & de leurs biens.

Des nerfs ſont répandus dans toute l'étendue du corps pour nous inſtruire de ce qui y eſt favorable ou nuiſible : & le ſentiment douloureux eſt proportionné à la force qui les déchire ; afin qu'à proportion que le mal eſt plus grand, on ſe hâte davantage d'en repouſſer la cauſe, ou d'en chercher le remede.

Il arrive quelquefois que la douleur ſemble nous avertir de nos maux en pure perte ; rien de ce qui eſt autour de nous, ne peut alors les ſoulager. C'eſt qu'il en eſt des loix du ſentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement reglent la ſucceſſion des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie ſur des ro-

chers, ou ſur des terres ſtériles. Les loix du ſentiment réglent de même la ſucceſſion des changemens qui arrivent dans les Etres animés ; & des douleurs, qui nous paroiſſent inutiles, en ſont quelquefois une ſuite néceſſaire, par les circonſtances de notre ſituation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, eſt un bien moindre inconvénient, que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laiſſé ſubſiſter aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

L'objet de ces loix générales n'eſt point du tout d'immortaliſer les individus : c'eſt uniquement de conſerver les eſpeces. Or il eſt évident que les loix du ſentiment de même que celles du mouvement, ſont par-

faitement aſſorties à cette conſervation. Celles du mouvement fourniſſent dans toute l'étendue des lieux & des tems à toutes les eſpeces d'animaux, ce qui leur eſt néceſſaire ou utile. Et celles du ſentiment leur indiquent ce qui leur eſt convenable, & les invitent à en faire la recherche : elles les inſtruiſent de ce qui leur eſt contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repouſſer.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'Auteur de la Nature, qui, par des reſſorts ſi ſimples & ſi féconds, varie à chaque inſtant la ſcéne de l'Univers, & la conſerve toujours la même !

Non-ſeulement les loix du ſentiment ſe joignent à tout l'Univers pour dépoſer en faveur d'une cauſe intelligente ; je dis plus, elles annon-

cent un Légiſlateur bienfaiſant.

La bonté ſe caractériſe, principalement par l'attention à procurer aux autres, non-ſeulement le néceſſaire, mais encore l'utile, & l'agréable. Or cette attention ſe montre avec éclat dans les loix du ſentiment.

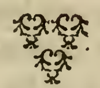
Quand pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repouſſe. Tous les jours je dois à de pareils avertiſſemens la conſervation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais ſi je n'approche du feu qu'à une diſtance convenable, je ſens alors une chaleur douce. Et c'eſt ainſi qu'auſſi-tôt que les impreſſions des objets, ou les exercices de nos diverſes facultés, ſont tant ſoit peu de nature à favoriſer la durée de notre

être ou sa perfection, notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. J'appelle ici à témoin de cette profusion de sentimens agréables, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vûe; la Musique, la Danse, la Poësie, l'Eloquence, l'Histoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations, tous les jeux, l'amitié, la tendresse, enfin tous les mouvemens du corps, de l'esprit & du cœur. Telle est la bonté de Dieu : il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agrémens qui ont pû être marquées du sceau de sa sagesse.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens, dont l'un distribuoit le plaisir, & l'autre la douleur. M. Bayle a paru vouloir relever ce systême

écroulé depuis tant de ſiécles. Mais il ne ſe ſervoit apparemment de ces ruines, que comme on ſe ſert à la guerre d'une mazure dont on eſſaie de ſe couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point aſſez ſuperſtitieux, pour être tenté de croire en deux Divinités. Quoi qu'il en ſoit, je me contenterai d'obſerver, que puiſque la diſtribution du plaiſir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de deſſein, elles n'annoncent point deux Intelligences eſſentiellement ennemies.



CHAPITRE XI.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.

ON a dit de l'admiration, qu'elle étoit fille de l'ignorance ; mais lorsqu'après avoir observé les ouvrages de l'Auteur de la Nature, on voit briller partout un art infini, plus on sait, & plus on admire.

Si Dieu mérite toute notre admiration à titre d'intelligence infinie ; il ne mérite pas moins notre reconnoissance, notre confiance & notre amour à titre d'intelligence bienfaisante.

Epicure, en combattant le dogme de l'existence de Dieu, se félicitoit d'anéantir une Puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous

former cette idée injuſte d'un Etre, qui, en nous donnant des goûts, nous préſente de toute part des ſentimens agréables ; qui, en nous compoſant de diverſes facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune, dont l'exercice ne fût un plaiſir tendant à notre conſervation ? Les biens qui s'offrent à nous, feront-ils donc empoiſonnés par l'idée, que ce ſont des préſens d'une Intelligence ſouveraine ? Et n'en doivent-ils pas plûtôt recevoir un nouveau prix, puiſque ce ſont des gages de ſa bonté ?

Enfin la Puiſſance de Dieu, ſa ſageſſe & ſa bonté, ſont autant de titres, qui exigent de nous une parfaite ſoumiſſion dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les loix qu'il nous impoſe.

Nous révolterons-nous contre une Puiſſance infinie ? N'ajoutons point à nos maux de vains & pénibles efforts contre une main toute-puiſſante.

Placés dans l'Univers, comme dans le jardin de nos premiers peres, ſi l'uſage d'un fruit nous eſt interdit, n'en acceptons pas avec moins de reconnoiſſance ceux qui ſemblent à l'envi ſe préſenter à nous. Jouiſſons de ce qui nous eſt offert, ſans nous trouver malheureux par ce qui nous eſt refuſé. Le deſir ſe nourrit d'eſpérance, & s'éteint par l'impoſſibilité d'atteindre à ſon objet. Qui eſt-ce en Europe, qui ſe trouve à plaindre de n'être pas aſſis ſur le trône du Mogol ? N'ayons donc ni déſir, ni inquiétude, ni chagrin, ſur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous ſont deſtinés ; & regardons-

en

en l'acquiſition, comme auſſi impoſſible que celle de l'Aſie. En nous ſoumettant reſpectueuſement à la toute-puiſſance de notre Auteur, nous avons la ſatisfaction de ſavoir, qu'admis à ſes conſeils, nous applaudirions aux motifs de ſes loix, & aux raiſons de ſa conduite.

L'Univers n'eſt pour Epicure, & pour Spinoſa, qu'un aſſemblage informe des ouvrages d'une cauſe aveugle ; mais pour des hommes parfaitement vertueux, c'eſt un Temple auguſte qu'habite un Dieu bienfaiſant, qui veut bien leur faire part d'une partie de ſes deſſeins, & étaler à leurs yeux les merveilles de ſa ſageſſe, qui leur donne avec profuſion le néceſſaire, l'utile, & l'agréable, & qui ajoute à tous les biens dont il les

comble, la perſpective d'une félicité auſſi durable que lui-même.

Ne déſirons donc point nous affranchir de nos devoirs envers Dieu : le plaiſir les accompagne, puiſqu'il eſt inſéparable de tout mouvement d'admiration, de reconnoiſſance, d'eſpérance & d'amour, & qu'il l'eſt d'autant plus, qu'il eſt fondé ſur de plus juſtes titres.



CHAPITRE XII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.

LES devoirs que la Philosophie morale nous prescrit à notre égard se réduisent à savoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à soutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une secte de Philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables. Leurs Ecoles ne retentissoient que de l'austére leçon ; *Abstenez-vous des plaisirs.* Mais quoi ? la nécessité même ne nous impose-t'elle pas la loi d'en faire usage, soit que nous repoussions la faim & la soif par des alimens sains, ou que nous ouvrions les yeux & les oreilles, que

nous ſachions nous occuper, ou nous amuſer à propos, que nous jouiſſions de la ſolitude, ou de la ſocieté? Tous ces biens, inſéparables de la vie, ſeront-ils l'objet de nos dédains, plûtôt que notre reconnoiſſance?

Je dis plus; le plaiſir naît du ſein même de la Vertu. Une ſatisfaction ſecrete accompagne toujours des occupations convenables à ſes talens, & à ſon état? Les délaſſemens ne ſont jamais plus agréables, que quand ils ont été mérités par le travail, & qu'un uſage modéré en prévient le dégoût. De tous les tableaux que nous offrent l'Hiſtoire & la Tragédie, il n'en eſt point de plus charmans, que ceux où la beauté de l'ame brille dans tout ſon jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne naiſſance aux plaiſirs les plus délicats;

& de tous les commerces que forme la tendresse, en seroit-il aucun plus délicieux, que celui qui faisant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime, concilieroit tous les goûts, assortiroit toutes les vûes, & confondroit tous les intérêts?

La vertu ne donne donc point l'exclusion aux biens agréables : mais elle est attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Et d'abord se présente ici une question importante, qui, bien avant la naissance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre humain en deux Sectes différentes : Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame?

Pour en juger, imaginons-les entiérement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un Etre insensible à ceux

de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute sa durée; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie, les belles Lettres, étalent à ses yeux toute la richesse de leurs spectacles, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit: s'il se livre à la societé, que l'amitié, que la gloire, compagne

naturelle de la vertu, lui fourniffent hors de lui des preuves fans ceffe renaiffantes, de la grandeur & de la beauté de fon ame : & que dans le fond de fon cœur, fa conformité à la raifon foit toujours accompagnée d'une joie fecrette, que rien ne puiffe altérer.

Il me femble qu'il eft peu d'hommes nés fenfibles aux plaifirs de l'efprit & du corps, qui, placés entre ces deux états de bonheur, préféraffent, pour me fervir de l'expreffion de Socrate, au fort d'un Dieu, la félicité d'une huitre.

Les plaifirs du corps ne font jamais plus vifs, que quand ils font des remédes à la douleur. C'eft le degré de la foif qui détermine le degré du plaifir qu'on reffent à l'éteindre. Socrate, qui dans fes tableaux s'atta-

choit plus à la fidélité du portrait ; qu'à la nobleſſe de l'image, comparoît ces ſenſations à celle de la gratelle : le mes-aiſe les précéde, les accompagne, & en s'évanouiſſant les emporte avec lui. La plûpart des plaiſirs du cœur & de l'eſprit ne ſont point altérés par ce mêlange impur de la douleur.

Il y a plus ; tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'eſprit & du cœur : ſans leur ſecours, elle devient bien-tôt fade & inſipide.

Enfin, les plaiſirs du corps n'ont guéres de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un beſoin paſſager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les plaiſirs de l'eſprit & du cœur leur ſont donc fort ſupérieurs, n'euſſent-ils même ſur eux que l'avantage d'être

bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi toutes les différentes ſortes de plaiſirs, ſoit de l'eſprit, ſoit du cœur, auſquels donnerons-nous la préférence ? Il me ſemble que le ſuffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour propre. Pourquoi eſt-on plus offenſé du mépris que de la haine ? C'eſt qu'il eſt plus douloureux de douter de ſa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un Comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'aſſez juſtes meſures, quand on vouloit s'aſſurer d'un priſonnier : Que n'en confie-t'on la garde au plaiſir ? Que ne l'enchaîne-t-on par les délices ? Plaute & l'Arioſte ont adopté cette plaiſanterie. Mais tous ces Poëtes auroient peu connu

le cœur humain, s'ils euſſent cru ſérieuſement que jamais leur captif n'auroit briſé ſes chaînes. Il n'eût pas été néceſſaire pour l'y déterminer, de faire briller à ſes yeux tout l'éclat de la gloire. Qu'il ſe fût trouvé mépriſable dans ſa priſon, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bien-tôt été tenté de préférer un péril illuſtre à une volupté honteuſe. Et c'eſt de quoi l'Europe entiere nous fournit preſque tous les ans de preuves éclatantes. Combien d'hommes, qui vivoient tranquillement dans le ſein du plaiſir, en ſortent pour vivre dans les dangers & les fatigues de la guerre? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux que la volupté; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

C'eſt l'idée de la perfection, qui, depuis plus de deux mille ans, rend les Indiennes inſenſibles à l'horreur de ſe brûler vives. Elle a précipité dans le ſein de la mort, des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'eſt une ſorte d'idole, à qui, pour effacer une inſulte reçûe, l'on ſacrifie tous les jours ſa patrie, ſon repos, les plus grands établiſſemens & la vie méme. Enfin l'Amour, qui ſemble ne vivre que par les ſens, doit ſes plaiſirs les plus doux à des idées flatteuſes.

Tout ce qui nous flatte n'eſt pas d'un égal prix. Aſpirer à être eſtimé des autres hommes, ſans l'être de ſoi-même, c'eſt conſentir à être malade pourvû qu'on paroiſſe ſain. La Nature ne ſe repoſe pas ſur notre raiſon du

ſoin de nous annoncer cette importante verité; & quoiqu'elle répande de l'agrément ſur les marques d'eſtime qu'on nous donne, elle attache cependant une eſpéce de flétriſſure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle eſt ici en contradiction avec elle-même ? Pourquoi proſcrit-elle par le ridicule une recherche qu'elle ſemble autoriſer par le plaiſir ? Au lieu de cenſurer ſa conduite, admirons ſa ſageſſe. Elle nous apprend par la voix ſecrette du ſentiment, que la conſidération publique eſt une ſorte de récompenſe de la vertu; mais qu'elle n'en doit pas être le motif. C'eſt en effet ne pas s'eſtimer aſſez ſoi-même, que d'être trop avide de l'eſtime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conſcience éclairée, que la haine &

la calomnie ne peuvent nous enlever, que ſuit tôt ou tard l'eſtime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laiſſons donc pas éblouïr par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme plongé dans la mélancolie? Il meſuroit ſa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à ſa ſuite, & dont il groſſiſſoit ſon être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortége nombreux: inſenſible à tous les biens qui lui reſtent, il eſt malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le ſein de l'opulence & de la grandeur, eſt ſaiſi de rage & de déſeſpoir; il jugeoit de ſon excellence par la tendreſſe d'une femme, par la faveur

d'un Prince ; ce qui le flattoit lui eſt enlevé, & laiſſe dans ſon cœur un vuide, dont l'horreur ſe répand ſur tous les biens qui l'environnent.

Il eſt vrai que des fantômes de perfection, font quelquefois ſortir d'une imagination enchantée par l'ambition ou par l'amour un éclair de plaiſir bien plus vif, que n'eſt la joie douce & durable qui accompagne la raiſon ; mais ce ſentiment paſſager eſt de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fiévre que dans la ſanté ; il ſuppoſe une maladie de l'ame, d'où naiſſent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans la jouiſſance, le déſeſpoir dans la privation.

Ce n'eſt pas ſeulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une ſorte de félicité ;

c'eſt encore dans la naturë même de ſes occupations.

Mais parmi les occupations agréables qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous ſans meſure à celles qui le ſont davantage ? Les mêmes ſenſations trop continuées émouſſeront bien-tôt le ſentiment ; le dégoût & l'ennui ſortiront du ſein même de la volupté, & couvriront d'un maſque hideux ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis ſi redoutables ? On ne le peut qu'en ſe ménageant une ſuite d'occupations aſſez variées, pour que des privations paſſageres rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaiſirs de l'eſprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la ſolitude & la ſocieté, les délaſſemens & les occupations ſérieu-

ſes, tous ces différens biens ſe prêtent de nouveaux charmes en ſe ſuccédant; & leur varieté dans la vie, fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés, une infinité de germes précieux, que le défaut de culture laiſſe périr. C'eſt à l'étude des ſciences & des arts à les faire éclore. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-ſeulement de préſervatifs contre les paſſions, mais encore de reſſources pour l'agrément de la vie.

Un grand Poëte a feint que Jupiter avoit ouvert au pied de ſon trône deux fontaines, l'une du plaiſir, l'autre de la douleur; qu'il mêloit à ſon gré ces liqueurs contraires, & décidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme par le mélange fatal qu'il

qu'il verſoit ſur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes eſpéces de ſentimens agréables ? L'idée de notre perfection, & l'exercice ſucceſſif de nos différentes facultés, ſont comme deux ſources toujours ouvertes de plaiſirs différens. Une intelligence bien-faiſante mêle par portions égales ces deux précieuſes liqueurs en faveur de l'homme ſage, & les verſe inceſſamment ſur lui.

Ne plaçons donc pas le ſouverain bien dans l'opulence, ni dans la grandeur. Il n'eſt point d'état où l'on ne puiſſe faire de ſa vie un tiſſu de ſentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une ſuite d'occupations vertueuſes, qui exercent nos puiſſances ſans les fatiguer. Ceux-là ſeuls ſont heureux en poſſédant les faveurs

de la fortune, qui pourroient être heureux ſans les poſſéder. En effet; il n'y a de bonheur ſolide, que pour celui, qui, renfermant ſes déſirs dans le cercle des beſoins réels, & des biens qui ſont à ſa portée, ſe fait de cette enceinte, comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur paſſe cette ligne marquée par la Nature, il ſe perd dans un champ immenſe, où la fortune ſe joüe de lui par les ſpectres brillans qu'elle lui offre, & où il cherche en vain des bornes qui puiſſent arrêter la violence de ſes mouvemens.

La ſanté, l'appetit, la force du corps, ſemblent être le partage de l'indigence; les plaiſirs de l'eſprit, de l'amitié, de la tendreſſe, la tranquillité de l'ame, la joie, la ſatisfaction intérieure, ſe trouvent auſſi ſouvent à la ſuite d'une médiocre for-

tune, que dans le cortége des Rois. Quels sont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur ? C'est de flatter l'amour propre, par l'étendue des bâtimens, par la richesse des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut sans doute être heureux en usant de ces biens ; mais on est à plaindre, si l'on a besoin de ces témoignages trompeurs de perfection. Il en est, ce me semble, comme des parfums & des concerts : il est agréable d'en joüir ; il est bien malheureux de ne pouvoir en soutenir la privation.

Non-seulement la sagesse écarte loin de nous le chagrin ; elle garantit même de la douleur, qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guéres sa naissance qu'aux excès ;

& lorſqu'elle ne peut la prévenir, elle en émouſſe du moins l'impreſſion, toujours d'autant plus forte qu'on y oppoſe moins de courage. Un Capitaine Grec, fameux par la plus belle de toutes les retraites * nous aſſure que la même fatigue n'eſt pas auſſi peſante pour le Général que pour le Soldat; la vanité du Général porte la moitié d'un fardeau que le ſoldat porte tout ſeul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques, marquent de la gaieté dans le ſein des douleurs les plus vives; ils maîtriſent leur attention au point de la détourner du ſentiment qui les bleſſe, & de la fixer ſur une idée qui les flatte. Seroit-il impoſſible que la raiſon & la vertu appriſſent de l'ambition & du préjugé à affoiblir auſſi l'impreſſion de la douleur par d'heureuſes diverſions?

* Xenophon.

CHAPITRE XIII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers les autres hommes.

IL y a deux sortes de maximes, dont l'observation importe au bonheur du genre humain : les unes sont comme les loix fondamentales de la Societé; leur infraction generale seroit le malheur commun de tous les hommes; telles sont celles qui composent le code de toutes les Nations: Ne faites tort à personne, & remplissez les engagemens que vous avez contractés. C'est être injuste, c'est se déclarer ennemi de tous ses semblables, que d'enfreindre ces regles,

à moins que l'interêt public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins la base de la societé, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir, mais elles lui procureroient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces regles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutelaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'Evangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est à-dire, soyez justes & bienfaisans. Or ce que la morale nous

ordonne, la Théorie des ſentimens nous le conſeille.

L'injuſtice n'afflige pas ſeulement ceux qui en ſont les victimes ; c'eſt une ſorte de ſerpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans ſon ſein. Elle prend naiſſance dans l'avidité des richeſſes ou des honneurs, & en fait ſortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuſte ſe flatta-t-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la juſtice de Dieu, il devroit toujours ſe trouver à plaindre de placer ſa perfection, ou ſon bonheur, dans une poſſeſſion chancelante, d'objets dépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune.

Non-ſeulement l'orgueil & l'interêt aſſerviſſent notre bonheur à des Puiſſances étrangeres, mais encore

en faisant une guerre secrette à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrette dès que la bienveillance y domine, que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur; notre bonheur sera toujours d'autant plus complet & plus solide, que notre façon

de vivre ſera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de juſtice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend auſſi par les ſentimens qu'elle inſpire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la Nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conſervation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux déſirs différens ; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établiſſement des Loix civiles, il étoit peut-être plus important, & par conſéquent plus agréable d'être craint, que d'être aimé ; parce que contre des hommes que l'ambition ou l'in-

térêt armeroit contre nous, la crainte eſt une barriere plus puiſſante que la reconnoiſſance. Auſſi pour les Souverains, qui ſont dans cet état les uns par rapport aux autres, eſt-il ſouvent moins flatteur d'être aimé des Puiſſances voiſines que d'en être reſpecté. Il n'en eſt pas ainſi des particuliers. Les Loix veillent à la conſervation de leurs biens, de leur honneur, de leur perſonne. A quoi leur eſt-il utile d'être craint? Mais il leur eſt important, & par conſequent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, ſouvent des ſervices eſſentiels, & toujours une ſuite continue de démonſtrations d'eſtime & d'amitié plus flatteuſes pour l'ordinaire que les ſervices mêmes. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adreſſoit la plus agréable de toutes

les muſiques ; on peut dire de même qu'il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé.

Or ce ſpectacle flatteur, c'eſt à la juſtice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injuſtice ne peuvent ſe montrer ſans devenir ou l'objet du mépris, s'ils ſont accompagnés de foibleſſe, ou l'objet de la haine, s'ils ſont joints à la puiſſance. Ils établiſſent notre félicité ſur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien perſonnel, leur bien commun. Jugeons-en par l'interêt qu'on prend aux hommes vertueux, que la Tragédie fait revivre ſur nos Théatres.

Il eſt vrai que le maſque de la vertu produiroit cet effet, auſſi-bien

que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour ; il eſt preſque impoſſible de reuſſir long-tems à la montrer ou elle n'eſt pas : le vrai moyen de paroître juſte & bienfaiſant, c'eſt de l'être.

Imaginons préſentement un homme qui, haï de tous ceux qui le connoiſſent, les haïſſe à ſon tour. Tous les objets qui s'offriront à ſes yeux, ſeront affligeans ; tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront douloureux. Tel eſt apparemment l'état de ces hommes infortunés, dont le cœur eſt livré dans les Enfers à l'habitude de haine & d'injuſtice, qui a fait ici bas leur crime, & commencé leur ſupplice.

Imaginons au contraire un homme juſte & bienfaiſant, qui aimé & eſtimé de tous ceux qui l'environnent ;

ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ſes yeux, lui ſeront agréables. Tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront des plaiſirs. Tel eſt ſans doute l'état de ces hommes heureux, dont le cœur eſt livré dans le Ciel à l'habitude de bienveillance, qui a fait ici bas leur vertu, & commencé leur récompenſe.

Rien de plus rare ſur la terre, qu'un homme parfaitement injuſte ou parfaitement bienfaiſant. Entre ces deux extrêmes eſt une Mer immenſe où flottent la plûpart des hommes. On approche d'autant plus le comble du malheur que le cœur eſt plus livré à la haine ; & plus il l'eſt à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation : L'entreprise eſt ſans doute difficile. Quoi néanmoins de plus néceſſaire que d'être heureux ? Et peut-on l'être, ſi on ouvre ſon cœur à la haine ? Soyons auſſi ingénieux à la proſcrire, qu'on l'eſt pour l'ordinaire à la juſtifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée ſur de bonnes raiſons, pourquoi les haïr, puiſqu'ils ſont tels que nous euſſions cru devoir être en pareilles circonſtances ? Si c'eſt injuſtement qu'ils nous attaquent, ils ſont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce ſont des malades, qui dans leur fiévre chaude croient ſe guérir

en bleſſant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur ; mais ne nous en puniſſons point nous-mêmes, par des mouvemens qui portent le trouble dans notre ame.

Outre les ſentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui réſultent des circonſtances où Dieu nous a placés. Ils ſe réduiſent à nous conduire envers nos ſupérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire déſirer à tous ceux qui ſont dans de pareilles circonſtances. qu'on ait à leur égard une pareille conduite. L'exactitude a remplir ces devoirs eſt donc de nature à nous aſſurer l'eſtime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des ſentimens de bienveillance,

De tous les devoirs que nous impoſent nos différentes liaiſons, il n'en eſt point qui paroiſſent plus au-deſſus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié. Elle nous ordonne de renoncer en faveur de notre ami à nos interêts les plus chers, & nous le fait enviſager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuſe. Il n'eſt point de ſource plus féconde de ſentimens agréables, que l'accompliſſement de ces devoirs qui paroiſſent ſi auſtéres; & ſentir qu'on en eſt capable, eſt déja un plaiſir bien délicat.

Il y a eu des Écrivains célébres; qui ont ſoutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner; & que c'étoit une extenſion de nous-mêmes, qui nous expoſoit à la miſere, non-ſeulement en notre propre perſonne, mais auſſi

en

en celle d'autrui. Il me ſemble que penſer ainſi, c'eſt ignorer la puiſſance de l'amour. Telle en eſt la vertu : par l'interêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens ſe multiplient, leurs maux ſemblent s'anéantir ; & juſque dans leur triſteſſe mutuelle il regne une ſorte de douceur, qu'ils n'échangeroient pas contre les plaiſirs les plus vifs.

Mais s'il eſt vrai que c'eſt à la bienveillance qu'il appartient de rendre les hommes heureux ; par quel prodige ſemblent-ils tous, comme dé concert, ſe livrer à l'injuſtice, & à la haine ? La principale cauſe de ce déſordre, c'eſt l'impreſſion que font ſur nous la richeſſe, & la grandeur. A des traits brillans qui cachent ſouvent une miſere réelle, nous croyons reconnoître la félicité ſuprême ; &

au lieu d'exercer nos facultés, & de nous conduire envers les autres de façon à faire naître en nous des sentimens aufquels la Nature a réellement attaché le bonheur, nous brûlons d'acquérir sans bornes & sans mesure, des biens que la seule façon de penser rend nécessaires; nous immolons à ces désirs démesurés tout ce qui y fait obstacle. Il n'en est pas ainsi des Peuples chez qui l'égalité des richesses & des conditions a fermé l'entrée à l'ambition, & à l'avarice. On sait par toutes les relations, que c'est parmi eux une qualité populaire d'être bienfaisant envers ceux qu'on n'envisage point comme ses ennemis.

CHAPITRE XIV.

Du bonheur attaché à la vertu.

JE rassemblerai ici sous un même point de vûe toutes les différentes especes de plaisirs qui accompagnent la vertu.

Nous avons dans Sextus Empiricus, l'extrait d'un ouvrage de Crantor sur la prééminence des différens biens. Ce Philosophe célébre feignoit qu'à l'exemple des Déesses qui avoient soumis leur beauté au jugement de Paris, les divinités qui président à la richesse, à la volupté, à la santé & à la vertu, s'étoient presentées à tous les Grecs rassemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils leurs marquassent leur rang, suivant le degré de leur

influence fur le bonheur des hommes.
La Richeffe étala fa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de fes Juges, quand la Volupté repréfenta que l'unique mérite des richeffes étoit de conduire au plaifir. Elle alloit à fon tour obtenir le premier rang. La Santé le lui contefta : fans elle la douleur prend bien-tôt la place de la joie. Enfin, la Vertu termina la difpute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le fein de la richeffe, du plaifir & de la fanté, l'on feroit bien-tôt, fans le fecours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous fes ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé, le fecond à la fanté, le troifiéme au plaifir, le quatriéme à la richeffe.

C'eft bien dégrader, ce me femble, la vertu, que de lui donner pour

principale fonction celle d'être la garde de ses rivales ; & l'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

La richesse, le plaisir, la santé, deviennent des maux pour qui ne sait pas en user. La sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'avec elle les maux deviennent souvent des biens, & que sans elle les biens deviennent toujours des maux. Elle éloigne de nous les sentimens douloureux, & rassemble en notre faveur tous les sentimens agréables. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fleaux qui affligent le plus le genre humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos désirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, en les conformant à la raison, en les

ſoumettant aux loix de notre Auteur, & en plaçant notre perfection, non dans une poſſeſſion d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un uſage de nos facultés aſſorti à notre état préſent. L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte ſon poiſon juſque ſur le trône. Il n'oſe approcher de la ſageſſe, qui rempliſſant d'une ſuite d'occupations vertueuſes le cours de la vie, y forme une chaîne de ſentimens agréables. Elle écarte même de nous juſqu'aux douleurs, qui le plus ſouvent ne ſont que les fruits de l'intempérance. Elle nous offre dans toute leur pureté les plaiſirs des ſens, dont l'agrément ſe proportionne au beſoin réel qu'on en a. Les plaiſirs de l'eſprit marchent à ſa ſuite, & l'accompagnent juſques dans la ſolitude & dans l'adverſité.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, ſur Dieu, ſur les hommes, ſur ſes proches, ſur ſes amis, il n'apperçoit que des motifs d'une joie ſecrette. Il ſe conforme aux intentions de ſon Auteur; il mérite l'attachement de ſes amis & de tout ce qui l'environne; il ſeroit l'objet de l'eſtime & de l'affection de toutes les intelligences, ſi toutes les intelligences pouvoient le pénétrer. Son cœur exemt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'eſt-à-dire, pour des ſentimens de plaiſir : enfin la ſatisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le ſecret de ſon ame, ſuivant l'expreſſion de Salomon, une fête continuelle. Et c'eſt ainſi que toutes les eſpéces de ſentimens agréables ſe réüniſſent en ſa faveur,

& que ſe combinant enſemble par des proportions reglées ſur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuſe de toutes les harmonies.

Mais le plus grand bien dont jouiſſe ici bas l'homme parfaitement vertueux, c'eſt que le moment fatal qui déſeſpere les autres hommes, n'eſt pour lui qu'un paſſage à une vie plus heureuſe.

L'homme injuſte ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque inſtant fait un nouveau pas vers lui, empoiſonne ſes plaiſirs, aigrit ſes maux, & ſe prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il enviſage en elle de plus heureux, ſeroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuſe eſpérance eſt bien

combattue dans le fond de fon ame, par l'autorité de la révélation, par le fentiment intérieur de fon indivifibilité perfonnelle, par l'idée d'un Dieu jufte & tout-puiffant.

Il n'en eft pas ainfi de l'homme parfaitement vertueux. La mort lui ouvre le fein d'une intelligence bienfaifante, dont il a toujours refpecté les loix & reffenti les bontés.

S'il eft vrai que l'efpérance foit un fentiment effentiellement agréable, & que fon agrément foit proportionné à la grandeur du bien qui en eft l'objet; il ne peut y avoir fur la terre de fituation plus délicieufe, que celle d'un homme, qui, trouvant dans la vertu un bonheur préfent, voit encore dans la mort la perfpective d'une félicité parfaite.

Le fage dont je viens de tracer le

tableau n'exiſte peut-être point dans la Nature; mais on ſera d'autant plus heureux qu'on y reſſemblera davantage ; & il eſt dans la morale , ce qu'eſt dans les Arts ce beau ideal , dont tous les Artiſtes doivent entreprendre d'approcher, lors même qu'ils ne peuvent eſperer d'y atteindre.

Dois-je craindre de tomber dans le ridicule de ceux qui s'érigent en legiſlateurs de leurs Maîtres ; ſi après avoir indiqué les ſources du bonheur, j'obſerve qu'elles coulent également pour les Empires comme pour les particuliers ? Non ſans doute ; c'eſt une ſpeculation qui intereſſe trop le genre humain pour lui être interdite.

Un préjugé fatal ſemble affranchir les Souverains des loix d'une exacte équité : on diroit preſque qu'elles ne ſont deſtinées qu'à leur fournir des voiles

qui puissent couvrir leurs intentions. Combien de fois a-t'on vû des Etats qui les reclamoient contre une Puissance superieure, les enfreindre dans le même tems contre des Puissances plus foibles? Il est sûr neanmoins que pour les Princes, de même que pour les Sujets, l'injustice n'est jamais qu'une fausse monnoie qui décele une misere réelle. *

Supposons un Peuple souverainement injuste : nous nous appercevrons bien-tôt qu'il seroit souverainement malheureux. Ennemi declaré du genre humain, il seroit également à plaindre, & par les sentimens qu'il inspireroit, & par ceux qu'il ressentiroit; craint & haï de tout ce qui l'environneroit, il lui faudroit tout

* Anti-Machiavel.

craindre, & tout haïr; il ne feroit pas befoin pour vanger les Puiffances voifines qu'elles s'armaffent contre lui : il fuffiroit que chacun des particuliers qui le compofent s'y conduifit par les maximes de l'Etat, & qu'à fon exemple, ils fuffent tous empreffés à employer les moyens les plus odieux pour s'élever fur les ruines les uns des autres ; on verroit alors revivre ces hommes que Cadmus effrayé vit fortir du fein de la terre : ils ne vêcurent enfemble que pour s'entre-détruire.

L'Hiftoire ne nous fournit point d'exemples de pareille focieté ; & l'on a fouvent obfervé que les brigans même ne maintenoient leur affociation, que par leur exactitude à être juftes entr'eux ; mais il y a eu des peuples qui fe font livrés plus que

d'autres à l'injuſtice, & ils ont été d'autant plus malheureux qu'ils s'y ſont livrés davantage.

Ne jugeons point de la felicité d'un Empire par ſa grandeur & par ſa puiſſance : ce ſont comme des remparts qui ont l'avantage de défendre une place contre ſes ennemis, mais qui ne ſuffiſent point pour faire le bonheur de ſes habitans. Quoi de plus brillant que l'état du peuple Romain, lorſqu'aſſemblé dans ſes places publiques, il diſtribuoit à ſon gré les Royaumes les plus éloignés, & donnoit des loix aux Monarques les plus puiſſans ; il touchoit alors par ſon extrême injuſtice au comble du malheur.

L'objet de ſes vœux étoit d'aſſervir l'Univers ; & l'étendue des mers, des forêts, des déſerts n'étoit qu'une foi-

ble défenſe contre ſon ambition. Tous les peuples qui l'environnoient ſe réunirent enfin contre leur ennemi commun, & dans l'eſpace de quelques ſiecles, ils parvinrent à détruire une puiſſance qui ſembloit devoir être auſſi durable que l'Univers même.

Les Chefs de la République en avoient été les ennemis les plus cruels: preſque tous aſpiroient à devenir les tyrans de leurs concitoyens; & ceux qui ne pouvoient y prétendre, travailloient du moins à s'enrichir par la ruine des Provinces qui leur étoient confiées.

Cette dépravation de mœurs avoit également infecté tous les ordres de l'Etat, & ce peuple de Rois étoit toujours prêt à vendre au plus offrant ſes ſuffrages, ſes loix, & ſa liberté.

Un Empire dans cette ſituation peut

avoir le masque du bonheur par le faste des particuliers, par la magnificence des cérémonies publiques, par le nombre & la grandeur des armées; mais il cache dans son sein tout ce que le malheur a de plus affreux, la haine, la crainte, la division, le trouble, & toutes les douleurs qui marchent à la suite d'une avidité inquiéte & démesurée.

L'Histoire ne nous offre que trop de tableaux ressemblans à celui-ci, & s'il est vrai que Diogene, malgré toutes ses recherches, n'ait pû appercevoir dans Athènes que des hommes injustes; on ne doit guere esperer de découvrir des peuples vertueux dans les annales du genre humain. L'ambition qui a établi la plûpart des Empires semble toujours y conserver ses droits à titre de Fondatrice : elle y

consacre ses maximes, & y annoblit ses usages.

S'il y a quelque Nation dont une équité constante ait eté le caractere dominant ; il y a lieu de croire qu'il ne faut point la chercher parmi celles qui ont joué les grands rôles sur le théatre de l'Univers. Enveloppée dans un bonheur secret, elle y sera demeuré immobile, & aura laissé la scène en proie à cette foule de Peuples malheureux qu'agite & que transporte le desir ardent d'améliorer leur condition par l'infortune des Puissances voisines.

Voici le tableau que fait d'un de ces Peuples obscurs & vertueux l'un des plus grands Peintres de l'antiquité : *

* Tac. De morib. German. c. 35.

Les

Les Chauques, dit Tacite, font une Nation très-puiffante & extrêmement peuplée : ils ne veulent devoir leur grandeur qu'à la juftice : tranquilles & pacifiques, ils cultivent leurs terres, fans former aucun deffein fur celles de leurs voifins : leur vertu n'eft point en eux un effet de la foibleffe : puiffans en hommes & en chevaux, ils ont contre l'ennemi qui les attaque une valeur égale à leur humanité.

* Chacun s'y fait une joie de recevoir même un inconnu, & de partager avec lui tous fes vivres ; s'ils viennent à manquer, on conduit fon hôte chez quelque voifin, qui reçoit comme un bienfait l'occafion qu'on lui procure d'être bienfaifant.

Il y a eu des Républiques d'Alle-

* C. 21. & 35. de *Morib. German.*

magne qui sembloient avoir recueilli comme par succession la parfaite probité de cette Nation Germanique. On peut en juger par ce trait qu'en rapporte un Historien contemporain, presque égal à Tacite, par la force du pinceau, & par la fidelité des portraits : Quand il y survient, dit * Machiavel, quelque dépense publique, le Senat impose en general sur chaque particulier la taxe d'une certaine portion de son revenu. La regie de cet impôt est singuliere, c'est la conscience qui est chargée d'en faire le recouvrement: chacun apporte au jour marqué dans la caisse publique la somme prescrite par la loi, & les fonds y répondent toujours aux intentions du Senat, & aux besoins de la République.

* Discor. l. 5. c. 15.

Ces hommes, que le luxe & la pauvreté n'avoient point corrompus, loin de vouloir rejetter ſur leurs concitoyens le poids des charges publiques, ſe prêtoient religieuſement à une impoſition dont ils ſavoient la néceſſité, & le bon uſage.

Telle eſt la corruption de nos mœurs: il eſt préſentement peu d'hommes aſſez vertueux pour croire poſſible, ce que des peuples entiers ont été aſſez vertueux pour pratiquer.

Traverſons les mers, s'il le faut; & cherchons juſques dans un nouveau monde quelque autre Nation ſemblable à celle-ci. Nous en euſſions trouvé autrefois dans les Iſles de l'Amerique que decouvrit Colomb. Herrera dans ſa premiere decade a décrit fort en détail les mœurs des Peuples qui les habitoient : c'eſt la

peinture de l'âge d'or ; & les Archives du Conseil d'Espagne qui ont fourni à cet Historien celebre ses mémoires, ne doivent point être soupçonnés de faveur pour les Indiens.

La Pensylvanie nous offre actuellement dans le continent de l'Amerique, une Colonie qui se propose de faire revivre les vertus des premiers Chrétiens, & qui, par la seule innocence de ses mœurs, à sû se former un rempart que respectent des Sauvages qui bravent la valeur & l'artillerie des autres Européens.

Enfin il paroît par les relations du Paraguay, que le zele de quelques Missionnaires y a executé les projets les plus brillans de la République de Platon.

Tous ces différens Peuples ne sont presque que des atômes sur la surface

de la terre ; mais, ſi nous en croyons les Chinois, le plus vaſte des Empires en a été le plus vertueux, & dans le cours de trois Dynaſties, il y a eu une ſuite nombreuſe de Princes ſi juſtes, & ſi bienfaiſans, que toutes les Nations voiſines ont ambitionné le bonheur d'être ſoumis à leurs loix.

Eſſayons préſentement de deſſiner un Empire parfaitement vertueux, à peu près comme ce Peintre qui peignit une Venus par le choix des différens traits qu'il recueillit ſur les beautés les plus parfaites.

Qu'à l'ombre de la paix l'Agriculture, les Arts, les Sciences, & le Commerce, encouragés par tous les moyens imaginables, écartent la miſere & l'oiſiveté, & ouvrent la plus vaſte carriere à toutes les differentes ſortes de talens. Que le Chef de l'E tat

en cheriſſe tous les differens ordres; comme des membres dont il n'eſt aucun qui puiſſe gemir ſous le poids de l'indigence & de la miſere, ſans que tout le corps s'en reſſente. Qu'une parfaite équité préſide à l'obſervation de tous les Traités, à l'établiſſement de toutes les loix & à la répartition de tous les impôts, & de toutes les charges publiques. Que toutes les Puiſſances voiſines de cet Empire, intereſſées à ſa conſervation, ſoient toujours prêtes à s'armer pour ſa défenſe, & qu'indépendamment de tout ſecours étranger, il puiſſe toujours oppoſer à des agreſſeurs injuſtes, la barriere impénétrable d'un Peuple auſſi nombreux, auſſi riche, & auſſi affectionné qu'il ſoit poſſible.

Il en eſt de cet Empire parfaitement vertueux, comme du Sage. Peut-

être n'a-t'il jamais existé. C'est le beau ideal de la Politique. Quoi qu'il en soit, le degré de ressemblance avec ce modele, sera pour tous les Etats la vraie mesure de leur félicité.

Mais cette idée d'un gouvernement heureux n'eût-elle jamais été réalisée, il ne seroit pas néanmoins impossible qu'elle le fût. A quel espoir la France n'étoit-elle pas en droit de se livrer, lorsqu'une mort prématurée lui enleva, au commencement de ce siecle, le Prince le plus vertueux dont l'Histoire fasse mention? Et s'il ne lui a été montré que pour être l'objet de ses regrets, ne revit-il pas dans un Fils Auguste, qui, forcé par ses Ennemis de prendre les armes, semble n'avoir remporté des victoires, & fait des conquêtes, que pour être, par son humanité & par sa moderation, le modele des Rois & les délices du genre humain.

CHAPITRE XV.

Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.

LA plûpart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres; & dans le sein même de la grandeur, ils n'aspirent souvent à être heureux qu'à titre de supplians. Il est presque impossible que les Puissances qui décident de leur sort, s'accordent toujours avec ce qu'ils desirent. Le cœur de chaque homme, pour me servir d'une expression Cartesienne, est une sorte de tourbillon, qui a pour centre de ses mouvemens son bonheur personnel. Desirer que notre félicité devienne le centre commun des tourbillons voisins, c'est vouloir changer leur nature, c'est consentir à n'être

heureux que par miracle. Ajuſtons-nous donc du mieux qu'il nous eſt poſſible, avec ce qui nous environne; mais n'eſperons point nous former un état ſolidement heureux, ſi ce n'eſt par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les ſentimens agréables l'emportent de beaucoup ſur les ſentimens affligeans: & ils ſe partagent en trois claſſes différentes, ſuivant que les mouvemens du corps, de l'eſprit ou du cœur y dominent.

Si nous voulons raſſembler un nombre d'hommes dont le ſort ſoit veritablement à envier, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes; mais nous en trouverons parmi ceux à qui un travail moderé fournit aiſement de quoi ſubvenir à

leurs besoins & à ceux de leur famille. Nous nous appercevrons bien-tôt, que plusieurs d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie secrette toujours prête à se déveloper. Si leurs jours ne sont pas filés d'or, ils le sont du moins de soie ; c'est un tissu de sentimens doux, où il n'entre ni plaisir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps sont moins agréables que ceux de l'esprit. Un genre de vie sera donc plus heureux, par l'exercice de l'esprit, que par des travaux méchaniques. Est-il rien de plus flatteur que de pouvoir joüir de tous les lieux, de tous les tems, de toute la Nature? Un bonheur si delicat n'a cependant été le partage que de quelques mortels privilegiés ; c'est comme un sanctuaire dont la barbarie

a fermé l'entrée, pendant plusieurs siecles à la plûpart des hommes; elle a fletri le savoir chez les particuliers, de même qu'elle a annobli l'injustice chez les Conquerans.

Puisque le cœur est de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables; le genre de vie le plus heureux sera celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage.

Ceux que la fortune a enrichis de ses presens, n'en recueilleront tout le fruit que par leur penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes: jugeons de leur felicité par les heureux qu'ils font.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain, qui ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des Courtisans qui l'en-

vironnent, la porte ſur tous ceux qui ſont dans ſa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la miſere de ſes Etats, y animer les Arts & le Commerce, y encourager les talens & les vertus, & y faire regner une abondance bien plus capable de groſſir ſes revenus, & de multiplier ſes ſujets; que ne feroient d'ordinaire les conquêtes les plus brillantes. La certitude qu'il a d'affermir, & d'accroître ſa puiſſance par des moyens dont le ſuccès eſt infaillible, l'idée qu'il ſe rend le miniſtre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a deſtinés, le ſpectacle de tout un Peuple heureux par ſes bienfaits; l'exécution du plus noble de tous les projets, indépendante des jeux de la fortune, une ſuite continue des mou-

vemens de bienveillance les plus flatteurs, tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur, conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

Il est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi vifs que ceux d'un Conquerant, dont la victoire couronne l'ambition. Mais le Conquerant n'acquiert cette sorte de plaisir, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XVI.

Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.

LEs Philosophes & la plûpart des Législateurs, condamnent le Peuple à une ignorance grossiere. Ils n'ont presque connu d'autre frein pour le contenir, que la terreur des supplices. Platon lui-même, dans cette République, où il s'est permis les idées les plus hardies, n'a pas osé former un Peuple vertueux par raison; il ne confie qu'au Magistrat le dépôt de la Philosophie morale. Mais quelles sont donc les profondeurs de cette science réservée à des ames privilégiées? Il me semble qu'on peut toute la com-

prendre dans quelques maximes, qui ſont comme le réſultat de la ſcience des ſentimens.

Soumettons-nous avec reſpect aux loix d'une Intelligence bienfaiſante à laquelle nous ſommes néceſſairement aſſujettis.

Cherchons dans une ſuite d'occupations aſſorties à nos talens & à notre état, la legere portion de bonheur à laquelle il nous eſt permis d'aſpirer ici bas.

N'attachons point notre perfection à la poſſeſſion des biens qui ſont hors de nous.

Prenons avec les autres hommes une façon de vivre, qui ſoit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & a en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble, & de chagrin.

Or pour ſentir qu'on ne peut être heureux que par l'obſervation de ces maximes, il n'eſt pas beſoin de s'élever juſqu'aux Cieux, ni de percer dans les abîmes ; il s'en offre à nous tous les jours des preuves auſſi faciles à ſaiſir que les principes des Arts les plus communs.

Faut-il de grands efforts pour appercevoir que nos maux deviendront plus legers, & nos biens plus précieux, par l'idée que c'eſt une Intelligence bienfaiſante qui en regle la diſtribution ?

Le Bourgeois dont parle Horace auroit ſuffi, pour perſuader à tous ſes concitoyens, qu'on ne peut être heureux que par un genre de vie aſſorti à ſon état, & à ſes talens : une ſuite d'occupations obſcures, lui formoit une félicité trop peu enviée, pour

qu'il

qu'il en ſentît tout le prix. Le beau-pere d'Auguſte l'enrichit par le préſent d'une terre, à condition qu'il y établiroit ſon domicile, & qu'il s'y livreroit à toute la tranquillité qu'elle pouvoit lui procurer. La gaieté qu'il avoit eue juſqu'alors fit bientôt place à l'inquiétude, au chagrin, à l'ennui: Reprenez vos dons, vint-il dire à ſon bienfaiteur, & rendez-moi mes premieres occupations.

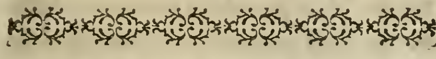
On ſait par Lucien que le Peuple d'Athènes avoit ſi bien appris de Socrate & de ſes diſciples, qu'on ſe flétriſſoit ſoi-même, en voulant s'illuſtrer par des biens qui nous ſont étrangers, qu'il n'enviſageoit qu'avec mépris ceux qui paroiſſoient vouloir ſurprendre ſon eſtime par la magnificence de leur cortege.

Enfin il ne faut qu'être capable d'ai-

mer & de haïr, pour pouvoir s'assurer que notre genre de vie ne sera jamais plus heureux que quand il portera dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & en écartera tout mouvement de haine.

Il n'en est donc pas de la Philosophie morale, comme de la plûpart des autres sciences, qui semblent ne rendre leurs oracles que dans des déserts presque inaccessibles à la plûpart des hommes; elle n'a point de mystere qu'elle ne soit prête de révéler à tous ceux qui sont capables de la réflexion la plus legere.

FIN.



ÉCLAIRCISSEMENT *sur l'Harmonie du ſtyle.*

UN de nos meilleurs Écrivains aſſure que les ſources de l'harmonie du ſtyle ne ſont pas encore entierement découvertes. Il me ſemble néanmoins qu'on les trouve toutes dans Ciceron, & dans les anciens Rheteurs, & qu'avec leur ſecours on peut entreprendre de les indiquer. Mais il faut pour y réuſſir meſurer des ſyllabes, des mots, des périodes. Quels objets pour des goûts tendres & délicats ! Et oſeroit-on faire ſortir ces obſervations grammaticales des réduits obſcurs où il ſemble qu'elles ſoient releguées ? Pourquoi cependant aurions-nous une délicateſſe que n'ont jamais

eu les plus grands hommes d'Athènes & de Rome. On a vû des Consuls & des Empereurs dans le sein de la grandeur & de la victoire, ne point dédaigner d'approfondir les principes d'un Art, qui est comme la base de tous les autres, le nœud de tous les esprits, & qui sous des minuties apparentes cache des sources fécondes de plaisirs très-réels. Il est vrai que l'ambition annoblissoit alors des recherches, qui aidoient à dominer dans les assemblées populaires par le charme de l'éloquence ; mais la Philosophie les annoblira encore davantage, lorsqu'elle les destinera à nous faire sentir, jusqu'à quel point l'Auteur des loix du sentiment a porté son attention bienfaisante.

J'entends par harmonie du style, l'agrément attaché à l'ordre des par-

ties d'une phrase. *

Les phrases les plus simples sont susceptibles d'une sorte d'harmonie, dès qu'on peut y marquer les dernieres places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, & aux mots les plus longs.

Nous aimons à présenter d'abord les idées qui nous interessent davantage ; mais cet arrangement dicté par l'amour propre est bien différent de celui que prescrit l'Art de plaire. La principale des loix qu'il nous impose, est de paroître toujours nous oublier nous-mêmes en faveur d'autrui. Or il en est des périodes, comme des Tragédies, & de tous les ouvrages des

* Je ne prétends point donner ici une définition complette de l'harmonie du style ; je me propose seulement d'y indiquer ce qui fait le sujet de la Dissertation.

beaux Arts, dont les parties se montrent successivement ; l'interêt & le plaisir de l'Auditeur s'évanoüissent sitôt qu'ils diminuent. Les idées les plus interessantes, de même que les expressions les plus sonores, doivent donc autant qu'il est possible, se présenter les dernieres.

Cette regle, qui est inviolable ; quand on parle pour plaire, ou pour toucher, souffre quelque exception ; quand on se propose de persuader, ou d'instruire. Les Rheteurs recommandent que si l'on emploie un moyen plus foible avec d'autres moyens plus décisifs, on ne commence point par offrir ce qui pourroit faire préjuger la foiblesse de la cause. Que le premier moyen previenne donc favorablement, que le plus foible se perde dans la foule, & que le dernier soit toujours le

plus frappant. Il convient quelquefois d'avoir une pareille attention dans l'arrangement des idées d'une periode, & l'on doit même présenter d'abord la plus interessante, lorsqu'elle peut répandre plus de jour, sur la matiere qu'on a entrepris d'éclaircir.

Quand les idées sont également importantes, c'est la longueur des mots, qui doit autant qu'il est possible, décider de leur arrangement. Les anciens Grammairiens ont observé que lorsqu'il y en avoit dans une phrase de beaucoup plus longs que les autres, & par conséquent plus difficiles à retenir, leur position la plus favorable étoit la derniere place : * ils y au-

* *In verbis observandum est ne à majoribus ad minora descendat oratio ; melius enim dicetur :* vir est optimus, *quàm*, vir optimus est.

ront plus de prise sur la memoire : jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à repeter les dernieres parties du discours.

J'observerai ici que plusieurs monosyllabes rassemblés terminent bien une phrase, parce qu'ils ne sont pour l'oreille qu'un seul & même mot.

Telle est la structure des fibres de l'oüie ; elles saisissent cette théorie, lors même qu'elle échappe à la connoissance de l'esprit. L'Auteur de la Prosodie Françoise a remarqué, que dans notre langue, les syllabes qui sont breves, devenoient longues quand elles terminoient le discours. Nos peres avoient senti, de même que les Grecs & les Latins, qu'il étoit agréa-

Diomed, *L. 2. cap. de Structura perfectæ orationis*. Voyez aussi Hermog. l. 1. & Harpocrat. 104.

ble pour l'oreille, que la derniere portion d'une phrafe fût la plus longue ; & ils ont, en conféquence, eu le raffinement de varier la prononciation du même mot. *

Il arrive quelquefois que l'idée la plus importante fe trouve renfermée dans le mot le plus court, faudra-t'il lui refufer pour ainfi dire la place d'honneur, ou furcharger la phrafe d'un poids inutile ? Non fans doute, il faut facrifier les fons aux idées ; les agrémens du ftyle doivent être pour l'Écrivain, ce que font pour l'homme fage les faveurs de la fortune, il en fait ufage fi elles s'offrent à lui, le fuient-elles, il dédaigne de les pourfuivre.

* C'eft ainfi que *votre* qui eft bref, devient long quand il termine la phrafe, je fuis *votre* ferviteur ; & moi le *vôtre*.

Un ordre d'expreſſions conforme à la dignité des idées, peut être néanmoins ſi contraire à l'harmonie, que ſuivant la remarque de Ciceron, il ſemble alors que l'eſprit conſente à la préférence des interêts de l'oreille ſur les ſiens.

C'eſt principalement dans les periodes que l'Eloquence déploie toute la magnificence du ſtyle.

Je n'entrerai point ici dans le détail des diſtinctions que les Rheteurs ont établies, ſoit entre les periodes, ſoit entre les diverſes ſortes de parties qui les compoſent : & je ne m'aſtreindrai à leurs définitions, qu'autant qu'elles me paroîtront pouvoir contribuer à éclaircir la nature de l'harmonie.

J'entends ici par periode, une phraſe compoſée de pluſieurs parties, qui, ſeparées l'une de l'autre, ont quelque

ſens, mais qui n'en ont cependant un complet que par leur réunion, & qui, pour être prononcées avec plus de facilité & de grace, doivent être détachées l'une de l'autre par le repos de la voix; or toutes ces phraſes ſont ſuſceptibles d'agrément, ſoit par la ſymétrie de leurs membres, ſoit par leur gradation meſurée. Croyons-en Ciceron qui nous en aſſure d'après l'obſervation qu'en avoient faite les Philoſophes Grecs. *

Ce ſont, comme l'a obſervé Quintilien, les rapports ſymétriques qui ont donné naiſſance à la Poëſie; mais ils ne lui ont pas été reſervés : la Rhe-

* *Si membra in extremo breviora ſunt, infringitur ille quaſi verborum ambitus, ſic enim has orationis converſiones Græci nominant : quare aut paria eſſe debent poſteriora ſuperioribus, extrema primis, aut quod &*

torique en a composé plusieurs de ses figures ; ornemens ridicules dès qu'ils paroissent recherchés, mais dont les Orateurs font souvent un usage heureux. L'histoire nous a conservé à ce sujet le souvenir d'un évenement mémorable. Gorgias le Sicilien * fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'Eloquence. Il fut envoyé à Athènes en Ambassade, par les Leontins ses compatriotes, pour demander du secours contre une Puissance voisine ; il harangua les Atheniens, & les ébloüit bien-tôt par des ressemblances de sons,

jam est melius & jucundius, longiora ; atque hæc quidem ab iis Philosophis quos tu maximè diligis, Catule, dicta sunt, quod eò sæpius testificor ut authoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam. De Orator. l. 3. c. 103.

* Diodor. l. 12.

de meſures, & d'idées menagées avec art. Il les détermina autant par le brillant de ſes figures, que par la force de ſes raiſons à porter la guerre en Sicile en faveur de ſa Patrie.

La gradation dans les membres d'une Periode, eſt encore plus agréable que la ſymmetrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diverſifie davantage; & puiſque dans l'arrangement des expreſſions, & même des ſyllabes, c'eſt une choſe agréable pour l'oreille, que les plus longues ſoient placées les dernieres; une pareille diſpoſition dans les membres d'une Periode, aura ſans doute, un ſemblable agrément: en voici quelques exemples:

Les plaintes de ceux qui ſouffrent, dit M. Flechier,

Rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune.

On ſent, ce me ſemble, que toute Periode formée ſur ce modele, ſera toujours agréable;

Et quand M. Boſſuet dit d'une Reine d'Angleterre;

Iſſuë de tant de Rois,

Son grand cœur ſurpaſſa ſa naiſſance;

L'oreille n'eſt pas moins flattée par la cadence des ſons, que l'eſprit par la grandeur de l'idée.

Peut-être refuſera-t'on à ces phraſes, & à quelques autres que je citerai dans la ſuite, le nom de periodes, & celui de membres aux parties qui les compoſent, mais toutes ces dénominations ſont indifférentes; il me ſuffira, pour pouvoir indiquer toutes les ſources de l'harmonie, qu'on reconnoiſſe que ces différentes phraſes s'en prononceront toujours avec plus

de facilité, & de grace, quand on détachera par le repos de la voix, celles de leurs parties qui renferment quelque ſens.

L'expoſition de ce qui fait le nombre des Periodes à deux membres, comprend preſque toute la Théorie du ſtyle nombreux : c'eſt d'ordinaire la fin d'une phraſe qui décide de ſon agrément ; l'impreſſion récente des deux derniers membres, ſemble effacer celles des précédens. Si neanmoins dans les Periodes de plus de deux membres, des gradations meſurées, ſont pour l'oreille des plaiſirs qu'elle n'exige point, elle n'y eſt pas inſenſible quand on les lui procure ; en voici la preuve :

Déja, dit M. Flechier, en parlant de Montecuculli, qui commençoit à ſe retirer,

Déja prenoit l'essor ,

Pour se sauver vers les montagnes ,

Cet Aigle , dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.

Tel est l'agrément de la gradation dans les membres d'une Periode ; il mérite qu'en sa faveur , on renverse l'arrangement ordinaire des termes.

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de Ciceron. Il suffit d'ouvrir ses harangues ; elles nous offrent de toutes parts des modeles parfaits de periodes nombreuses. Ce grand Orateur pour prouver que Cecilius ne peut se rendre l'accusateur de Verrès , lui demande s'il lui siéroit de dire , j'accuse celui

Quicum quæstor fueram ,

Quicum me sors consuetudoque majorum ,

Quicum me deorum hominumque judicium conjunxerat.

Le

Le Peuple Romain, dit-il, dans le même diſcours, a pluſieurs gages de mon exactitude dans l'accuſation de Verres;

Habet honorem quem petimus,

C'étoit l'Edilité,

Habet ſpem quam propoſitam nobis habemus,

C'étoit le Conſulat,

Habet exiſtimationem multo ſudore, labore, vigiliisque collectam.

Lorſque dans ces ſortes de progreſſions, les idées s'élevent par dégrés, en même tems que les membres de la Periode, il ſe forme une eſpece de concert également enchanteur pour l'oreille, & pour l'eſprit.

Voici d'autres Periodes qui ſont encore parfaites dans leur eſpece; elles ont des membres égaux, & un membre inegal,

Si le membre inegal eſt le moindre, il ſe préſente d'abord.

Ciceron cite ainſi l'Afrique en témoignage de la valeur de Pompée;

Teſtis eſt Africa,

Quæ magnis oppreſſa hoſtium copiis,

Eorum ipſorum ſanguine redundavit.

Le membre inegal eſt-il le plus grand, il doit terminer la Periode: comme dans celle-ci de Craſſus, que Ciceron nous a conſervée, & qu'il aſſure avoir charmé l'oreille de tout le Peuple Romain;

Eripite nos ex miſeriis,

Eripite nos ex faucibus eorum,

Quorum crudelitas noſtro ſanguine non poteſt expleri.

Si dans toutes ces Periodes on renverſe l'ordre des membres, on ſentira bien-tôt, qu'en y détruiſant la gradation, on y détruira l'harmonie.

Il y a des Periodes nombreuſes qui s'affranchiſſent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y ſoit moins long que celui qui le precede, il y regne d'ailleurs des proportions ſi marquées, qu'elles ſuppléent au défaut de gradation.

M. de Fenelon dit en parlant de Calypſo ;

Dans ſa douleur,
Elle ſe trouvoit malheureuſe ;
D'être immortelle

Le premier & le dernier membre ſont égaux, & celui qui les ſepare eſt double de chacun d'eux. La juſteſſe de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille, qu'une ſymetrie continue.

Le principe qui regle l'agrément des conſonantes, doit ſans doute influer ſur la Muſique, ſur la verſifi-

cation, & ſur l'harmonie du ſtyle; ce ſont différentes eſpeces de Muſique, qui ont pour objet de plaire par les ſons, & qui ne peuvent puiſer que dans une ſource commune. La Muſique pour jetter plus de varieté & de reſſemblance dans ſes tableaux, met quelquefois en œuvre les rapports les plus biſarres; mais ceux qu'elle emploie par préférence, ſont l'uniſſon, l'octave, la quinte, &c. c'eſt-à-dire, ceux d'égalité, d'un à deux, de deux à trois, &c. ce ſont auſſi ceux dont la verſification dans toutes les langues fait un uſage continuel, & ſi dans la Proſe, il y a un agrément attaché à des rapports ſymetriques répandus avec diſcretion; * à plus forte raiſon peut-on y plaire

* *Poetæ quæſtionem attulerunt, quidnam eſſet illud quo ipſi differrent ab oratoribus: nume-*

à l'oreille, par des rapports, preſque auſſi faciles à ſaiſir que la ſymetrie, & toujours moins ſuſpects d'une affectation vicieuſe. La Verſification & la Muſique ne rendent point agréables ces rapports, parce qu'elles aiment à les mettre en œuvre; mais elles aiment à les mettre en œuvre, parce qu'ils ſont agréables; & il eſt impoſſible que lorſqu'employés ſans affectation dans le diſcours, ils s'y aſſortiſſent avec la fin qu'on s'y propoſe, ils n'y conſer-

ro maxime videbantur; &c..... nunc apud oratores numerus jam ipſe increbruit: quidquid eſt enim quod ſub aurium menſuram aliquam cadit numerus vocatur. Orator. c. 37. & de oratore, l. 1. cap. 36.

Fieri poteſt ut non planè par ſit numerus ſyllabarum, & tamen eſſe videatur: ſi una aut etiam altera ſyllaba membrum alterum eſt brevius, l. 3. ad Herennium, c. 175.

vent pas tout l'agrément que la Nature leur a attaché.

Reconnoiſſons donc la verité de ce que dit Ciceron, que le ſtyle nombreux a ſes meſures auſſi-bien que la Poëſie, & que ce qui le diſtingue, c'eſt uniquement, de n'être point aſtreint à un nombre précis de ſyllabes, & de pouvoir en négliger quelques-unes de plus ou de moins.

Ces meſures pourroient ſans doute s'exprimer par des nombres, puiſque ſans cela elles ne ſeroient point meſures.

Elles s'exprimeroient par des nombres aiſés à ſaiſir & à retenir, puiſqu'elles plaiſent à l'oreille la moins exercée, & offrent une priſe facile à la mémoire.

Enfin elles ſont en aſſez grand nombre, & aſſez diverſifiées pour que l'art

puiſſe aiſement s'y cacher & s'y perdre ; une ſuite de Periodes viſiblement meſurées, qui charme dans les Vers, bleſſeroit dansla Proſe ; le Poete doit ſe montrer également attentif, & à flatter l'oreille, & à toucher le cœur ; mais l'Orateur ne doit laiſſer appercevoir d'autre deſſein que de parler à l'eſprit ; on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans ſon chemin, & l'on dédaignera toujours celles qui paroîtront l'en avoir détourné.

C'eſt ainſi qu'outre une harmonie formée par le rapport des breves & des longues, & qui étoit particuliere aux langues des Grecs & des Romains, il y en a encore une autre que peuvent s'approprier toutes les Langues de l'Univers, & qui eſt attachée aux rapports de grandeur de

différens membres d'une periode.

Mais peut-être y a-t'il des hommes qu'une ſorte de ſurdité rend inſenſibles à cette Muſique, & qui pour s'en conſoler, entreprendront d'aneantir le ſentiment que la Nature leur a refuſé. Par quelle voie pourrons-nous les détromper ? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs? Tentons-le néanmoins, & eſſayons de démontrer que dans toute Langue, des Periodes peuvent acquerir de l'harmonie par la diſpoſition de leurs membres.

Tout ce qui s'offre à nous, eſt ſuſceptible d'agrément, dès que ſes parties ſont ſuſceptibles de proportions faciles à ſaiſir, ou d'une ſtructure qui annonce un rapport marqué à leur deſtination. Ce principe inconteſtable eſt demontré par la pratique de

tous les Arts qui ont pour objet de plaire à l'eſprit. Or il n'eſt aucune proportion facile à ſaiſir, dont les membres d'une Periode ne ſoient ſuſceptibles, puiſque, ſeparés l'un de l'autre par un intervalle ſenſible, leur longueur eſt variable à notre gré. Ils ne ſont pas moins ſuſceptibles d'un rapport marqué à leur deſtination : L'objet du diſcours eſt de ſe graver dans la memoire ; or quand les membres d'une Periode ſont égaux, leur reſſemblance les y fixe, & les y retient comme liés l'un à l'autre ; & s'ils ſont inégaux, l'ordre favorable ſera celui qui marquera les dernieres places aux membres les plus longs, comme étant les plus difficiles à retenir. Il eſt donc évident qu'il y a pour toutes les Langues un ſtyle nombreux, puiſqu'il n'en eſt aucune, où des Periodes ne puiſ-

ſent flatter l'oreille, ſoit par la ſymetrie de leurs membres, ſoit par leur gradation meſurée.

Mais faudra-t-il donc, qu'un Ecrivain lors même qu'il eſt occupé des plus grands objets, prenne toujours la balance en main, pour peſer des mots, & des membres de Periodes. Cette recherche d'ornemens frivoles ne prendroit-elle pas infiniment ſur la force de la penſée & du ſentiment ? On ne peut guéres ſe défendre de le croire. Jettons cependant les yeux ſur Ciceron ; il ſemble n'être que l'interprete de la raiſon, il la fait parler avec toute l'énergie poſſible, & néanmoins dans la multitude prodigieuſe de ſes écrits, il n'y a pas une ſeule de ſes phraſes qui ne paroiſſe avoir toute l'harmonie dont elle étoit ſuſceptible. Croirons-nous que ce grand

homme occupé des ſpéculations de Philoſophie les plus profondes, ou des affaires les plus importantes de l'Etat, livrât une partie conſidérable de ſon tems, & de ſon attention à des occupations puériles? Non ſans doute; mais né avec un génie & un goût excellent, poſſedant parfaitement, & ſa langue, & les principes de l'harmonie, & la matiere qu'il entreprenoit de traiter, les tours les plus nombreux venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, ainſi que les idées, les ſentimens, & les expreſſions les plus convenables; & tous ceux qui nés avec de pareils talens, les auront cultivés avec le même ſoin, en recueilleront certainement le même fruit. Si une meſure rigoureuſe & inflexible, loin de gêner les grands Poëtes ſemble les aider, & les ſervir,

à plus forte raiſon dans la Proſe, une harmonie infiniment plus variée, & aſſujettie à des loix bien moins auſteres, pourra-t-elle aiſément ſe prêter à la penſée.

On pourroit approfondir cette matiere bien davantage que je ne l'ai fait. * Je me contente d'en avoir legerement indiqué les premiers principes. Mais avant que de terminer cet éclairciſſement, j'examinerai une idée de M. de la Motte : il y a quelques gens, dit-il, qui interdiſſent aux Orateurs les meſures que les Poëtes ſe ſont appropriées. Par quelle bizarrerie choqueroient-elles dans la Proſe, & plairoient-elles dans la Poëſie ? L'oreille par le même ordre des ſons,

* On peut voir les Diſſertations de M. l'Abbé Batteux dans ſon *Cours de Belles-Lettres*, Tome 3.

peut-elle avoir deux ſenſations oppoſées ? Auſſi ces meſures ne choquent-elles point réellement, & c'eſt le caprice qui les bannit de la Proſe.

Ce petit nombre d'hommes à qui M. de la Motte reproche la bizarrerie de leurs goûts, ce ſont toutes les Nations qui ont cultivé l'Eloquence. Croirons-nous que le caprice en dépit de la Nature, faſſe ainſi conſpirer le genre humain, à tirer du néant un ſentiment déſagréable ? Au lieu de recuſer le jugement de tant d'oreilles ſçavantes, eſſayons plûtôt de découvrir la raiſon d'un fait certain.

Ceux qui ont approfondi la Théorie de la Muſique, ont cru que par les proportions qui reglent l'agrément des conſonances, la quarte devroit être plus agréable qu'elle ne

l'eſt ; mais ils ont prétendu ; que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeller l'idée de la quinte, qui, rapprochée de celle de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le faiſoit en quelque ſorte diſparoître. N'en feroit-il pas à peu près de même d'un vers qui fait partie d'une Periode? N'y jetteroit-il pas un leger déſagrément, parce qu'il rappelleroit à l'eſprit l'idée d'une harmonie ſupérieure à celle de la Proſe? Toutes les parties d'un tout doivent par leurs beautés particulieres, former une ſorte de concert où l'une d'elles n'efface point l'autre; un morceau fleuri dans un ſtyle ſimple devient une difformité; & il en eſt apparemment de même, au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une Periode.

Mais pourquoi des vers cités dans la Prose, n'y sont-ils qu'un effet agréable ? C'est que ce sont des parties détachées, qui s'annoncent d'une nature différente, & qui ne promettent point pour la suite, une harmonie pareille à la leur ; quelqu'un qui habillé modestement, étale une étoffe riche, ne présente point aux yeux un contraste choquant ; il les blesseroit, si un morceau de cette étoffe bigarroit son habillement. Au reste cette bigarrure est d'autant plus disforme, qu'elle rassemble des objets plus disproportionnés, & il faut convenir que l'harmonie de la versification n'est pas assez supérieure à celle des Periodes, pour que des vers qui échappent dans la Prose, y fassent des difformités considérables ; ce sont

des taches ſi legeres, qu'Iſocrate, Ciceron, & nos meilleurs Ecrivains n'ont jamais conſenti à les effacer par le ſacrifice d'une expreſſion heureuſe.

FIN.

